

Chapitre XIV.

De Flavius Josèphe aux Johannites d'Ephèse.

Nous abordons maintenant la période la plus difficile de l'histoire des débuts du christianisme, la plus confuse, la plus obscure. En fait, il est impossible de retracer avec certitude par quels avatars les nouvelles sectes issues de la prédications de Jean-Dosithée, de Jésus le Nazaréen et de Paul de Tarse ont passé pendant ce bon demi-siècle qui sépare les deux plus importantes des guerres de Judée: celle de 66-73 et celle de 132-135. Au cours de cette période, les textes rédigés par Matthieu Lévi, par celui des disciples de Jean le Baptiseur qui recueillit son enseignement, par Paul et par Luc circuleront dans tout le monde romain, reproduits ou traduits de façon plus ou moins fidèle, et plutôt moins que plus: de leurs états successifs on ne connaît, la plupart du temps, que des fragments, souvent peu sûrs, hétéroclites ou même contradictoires, reflétant souvent davantage l'idée que se faisait le copiste ou le traducteur de la pensée qui était censée avoir été celle de Jésus de Jean ou de Paul, que leur pensée véritable.

Aussi est il honnête de prévenir le lecteur que, plus que tous les autres, le présent chapitre et les cinq suivants sont très conjecturaux: on a choisi dans l'interprétation des faits - d'ailleurs souvent mal connus - celle qui paraît la plus vraisemblable, compte tenu de leur ensemble, mais sans se dissimuler qu'elle peut à tout moment devoir être revue à la lumière d'éventuelles découvertes nouvelles.

A cette époque d'ailleurs, on voit naître une quantité d'écrits plus ou moins fantaisistes, juifs et chrétiens, qui ont été rejetés plus tard par l'orthodoxie, mais dont des fragments ou des idées se retrouvent néanmoins dans les quatre Évangiles canoniques et dans celles des épîtres qui seront finalement reconnues par les chrétiens comme authentiques et incorporées comme telles dans leur canon. Les trois sectes principales issues des doctrines nouvelles nées en milieu sont: les ébionites, les johannites et les pauliniens (ces derniers étant encore les seuls, alors, à pouvoir être qualifiés de "chrétiens") vont elles-mêmes connaître des dissidences et éclater en une multitude de groupuscules: **jesséens, dosithéens, naassènes, séthiens, pérates, adamites**, etc...dont plusieurs étaient d'ailleurs, à l'origine, des sectes juives ou samaritaines dissidentes, qui se christianiseront à la suite des événements relatés aux chapitres XIII et XVI et qui toutes voudront avoir chacune son "évangile", entre lesquels des échanges se feront continuellement, ainsi qu'avec les multiples autres sectes des religions orientales qui grouillent pareillement à cette époque - sans oublier les mandéens et les cabalistes.

Ces échanges étaient d'ailleurs grandement facilités par l'organisation de l'Empire romain, qui atteint alors à son apogée. Entre Rome et la Judée notamment, il semble y avoir eu longtemps un va et vient continu, qui avait même commencé plusieurs années auparavant, les juifs ne cessant de harceler les autorités romaines de leurs revendications.

En 35, on le sait, les samaritains s'étaient plaints à Rome des excès de la répression par Ponce Pilate du soulèvement de Dosithée, et ils avaient obtenu du légat Vitellius le rappel de leur gouverneur, puis de Gaius Caligula le remplacement des principaux dirigeants de la Judée, de la Samarie et de la Galilée. Sous Caligula lui-même, on l'a vu au chapitre VIII, une délégation de juifs d'Alexandrie d'Égypte était allée à Rome, sous la conduite de Philon, avec le résultat que l'on sait, et Philon y avait notamment rencontré Sénèque.

Ces rapports entre juifs et romains se poursuivront pendant plusieurs décennies, jusqu'au moment où Jérusalem sera définitivement détruite, comme on le verra plus loin, en 135.

Il faut dire que l'ambiance était favorable à de tels contacts. Depuis qu'en 204 avant notre ère, les romains avaient transporté de Pergame à Rome l'effigie de Cybèle, la déesse noire d'Asie mineure qui, suivant un oracle, devait leur assurer la victoire sur Carthage, Rome s'était montrée particulièrement accueillante aux cultes orientaux (1). Si une partie de la population romaine était résolument hostile aux juifs, une autre était bien disposée à leur égard et ils étaient assez nombreux à Rome même, ainsi qu'on l'a dit déjà aux chapitres X et XII. Les juifs orthodoxes eux-mêmes ne surent guère profiter de ces bonnes dispositions d'une partie de la société romaine, mais il semble qu'au début, les premiers chrétiens, moins intransigeants sur certaines pratiques, surent les exploiter. Ils avaient notamment, on le sait, rendue la circoncision facultative et, de plus, ils ne cherchaient pas, comme les messianistes, à remettre un descendant de David sur le trône d'Israël: la royauté de Jésus, lorsqu'il reviendrait, devait être, pour beaucoup d'entre eux, purement mystique.

Ces chrétiens avaient, nous le savons, constitué à Rome une église dont les fidèles devaient se heurter à ceux de la communauté nazaréenne fondée par Kîpha. Puis, en 58 ou 59, leur apôtre Paul lui-même y avait débarqué sous la garde de soldats romains, dans les circonstances qu'on a vues, parce qu'il en avait appelé à l'Empereur. Ce qu'y fut son activité, on l'a vu également. On sait aussi qu'il y mourut probablement, à moins que ce ne soit en Espagne, à la fin de 63 ou au début de 64.

En 64 également enfin était venu à Rome un autre juif, qui devait jouer lui aussi un rôle important. Il s'agit de Josèphe, le futur historien. A l'époque où Paul était emprisonné à Césarée, des bagarres s'étaient produites en Judée entre juifs et syriens, et le gouverneur Felix avait déporté un certain nombre de juifs en diverses régions, notamment à Rome. Josèphe, qui avait embrassé la profession d'avocat, s'en était allé plaider leur cause auprès de Néron et, grâce à Poppée, il avait obtenu satisfaction.

Enhardi par ce succès, il se vit promis à un grand avenir. On sait quel fut son rôle au cours de la guerre de Judée, qui aboutit à la chute de Jérusalem et au massacre des zélotes. Dès 70, après la prise de la ville et du Temple, Josèphe avait suivi à Rome Titus, son vainqueur, en même temps que d'assez nombreux juifs, parmi lesquels la reine Bérénice, dont

l'idylle avec le fils de l'empereur Vespasien est bien connue, ayant été immortalisée par Racine au XVIIe siècle. Josèphe ajouta alors à son nom celui de Flavius, qui était le nomen gentilicum de ses protecteurs, et il acquit la citoyenneté romaine.

A Rome, Flavius Josèphe entreprit, dès la fin de la guerre de Judée, d'écrire un historique de ces événements auxquels il avait pris une part importante, ainsi que de ceux qui les avaient précédés, en partant de l'histoire des Macchabées, ses ancêtres (car il descendait, par sa mère, des Hasmonéens). Il l'écrivit d'abord "en sa langue naturelle afin d'en informer les autres nations", déclare-t-il lui-même dans le prologue de la version grecque de la relation des mêmes faits qu'il établit ensuite, de 76 à 78 (en se faisant assister de lettrés versés dans la langue grecque, qu'il ne possédait lui-même alors encore qu'imparfaitement) à l'usage des habitants de l'Empire romain, où cette langue était en effet alors la plus répandue, dans les classes instruites en tout cas. La première version araméenne est perdue, mais le fait que Josèphe ait écrit la même histoire au moins deux fois suffit à expliquer les différences de texte, parfois importantes, qui existent entre les différents manuscrits que l'on en connaît, puisque certains sont en grec, comme l'original de la deuxième version, tandis que les autres sont des traductions, soit de celle-ci, soit de la toute première version. Certaines des traductions qu'on en connaît en vieux slave notamment dérivent certainement de la version araméenne, puisqu'elles ne contiennent pas le prologue par lequel s'ouvre la version grecque, qui est d'ailleurs un peu plus développée, bien qu'elle omette plusieurs des citations de l'Ancien Testament qui figurent dans les traductions de la première.

Plus tard encore, vers 90, Josèphe écrira une autre oeuvre, de plus grande envergure, "L'Histoire ancienne des Juifs", où il remonte à la création du monde et paraphrase au début les livres saint hébreux. Cette oeuvre s'arrête à la veille de la guerre de Judée.

Josèphe racontera enfin une nouvelle fois celle-ci, plus brièvement, dans son Autobiographie, où il s'étend surtout sur ce qu'il fit au moment où il administrait la Galilée.

Toutes ces oeuvres furent écrites principalement pour faire connaître aux dirigeants de l'Empire romain ce qu'étaient exactement les juifs, cette nation si discutée, et aussi pour justifier le rôle que leur auteur avait joué lui-même au cours d'un des principaux événements récents de leur histoire. Josèphe écrira encore, dans le même but, une dernière oeuvre, en deux livres, dont le second est principalement dirigé contre Apion, ce grammairien et avocat simonien originaire d'Egypte qui n'avait cessé d'attaquer les juifs, qui avait peut-être, on l'a vu, assisté l'apôtre Paul devant les tribunaux romains, et qui était mort peu auparavant. Il est à noter que, parmi les calomnies d'Apion auxquelles répond Josèphe figure l'affirmation, purement gratuite évidemment, selon laquelle le Temple de Jérusalem aurait contenu la statue en or d'un dieu à tête d'âne (C. Apion, II, 80-88). C'est là sans doute qu'il faut trouver l'origine de la légende, qui aura cours plus tard, selon laquelle les chrétiens adoraient un Dieu à tête

d'âne (2)...

Ces écrits sont du plus haut intérêt, car ils constituent, avec les oeuvres de Tacite, les sources historiques les plus importantes pour la période qui nous occupe. Sans doute possède-t-on aussi des écrits de Suétone, de Dion Cassius, de Plutarque, ainsi que de quelques historiens mineurs, mais ces écrits n'apportent, en général, que des précisions complémentaires de moindre importance au sujet des événements relatés par Tacite et par Josèphe.

Il est d'autant plus remarquable que ce soient précisément les oeuvres de ces derniers qui nous soient parvenues dans les versions les moins sûres. On a déjà signalé plus haut deux grosses lacunes dans les Annales de Tacite: les années 29 à 31 et 65 à 68 manquent dans tous les manuscrits connus (sauf peut-être un fragment déplacé de l'année 68 à 64) alors qu'elles sont d'une importance cruciale dans l'histoire des débuts du christianisme. Quant aux manuscrits des oeuvres de Josèphe, on en connaît plusieurs versions, qui ne concordent pas toujours entre elles, et ils présentent, non seulement des lacunes et des altérations, mais encore des passages qui ne sont certainement pas entièrement de la plume de Josèphe.

On doit s'étonner notamment qu'aucun de ces historiens ne parle de Paul de Tarse. Si la chose peut, à la rigueur, s'expliquer pour les romains, aux yeux desquels ce personnage ne présentait peut-être guère d'intérêt (à moins qu'elle ne résulte d'une sorte de "conspiration du silence" contre celui qui avait "dévoté" l'un de leurs princes, Néron), elle est plus étonnante de la part de Josèphe, qui n'a pas pu ne pas en entendre parler, puisqu'il avait notamment, comme Paul, connu Epaphrodite, un des affranchis de Néron qui fut même assez longtemps son propre protecteur.

Il faut observer toutefois qu'on ne trouve aucune mention non plus dans les oeuvres de Josèphe d'un rabbi aussi populaire que le fut Hillel, cependant que Gamaliel et Philon, autres juifs célèbres, n'y sont cités qu'en passant. Et il n'est de même question d'Apion, son adversaire, qu'incidemment dans l' "Histoire ancienne des Juifs", au livre XVIII, chapitre 10, relatif à l'ambassade de Philon à Rome, dont on a parlé au chapitre VIII. Josèphe n'en parle même pas du tout dans son Autobiographie. S'il n'avait écrit contre lui le deuxième livre de son pamphlet mentionné plus haut, ou si le texte de celui-ci avait été perdu, nous ne saurions pratiquement rien non plus de ses démêlés avec ce personnage...

Mais il se peut aussi que Josèphe se soit tu au sujet de Paul surtout par opportunisme. Paul avait été le protégé de Néron, qu'il avait même converti à ses idées. Or, Néron était, c'est le moins qu'on puisse dire, fort discuté, et les passages où Josèphe parle de lui sont rédigés avec une extrême prudence. Cette même prudence a pu lui faire trouver préférable de ne pas parler du tout de celui qui joua auprès de Néron un rôle jugé néfaste par les maîtres de l'heure.

Il n'était d'ailleurs pas absolument nécessaire que Josèphe parlât de

Paul dans sa "Guerre de Judée", écrite à partir de 75 (et où l'auteur parle de lui-même, comme l'avait fait Jules César dans ses Commentaires de la Guerre des Gaules, à la troisième personne), puisque Paul n'avait joué absolument aucun rôle dans cette guerre, ni dans les événements qui l'avaient précédée. Vingt ans après quand Josèphe écrit son "Histoire ancienne des Juifs", c'est Domitien qui est empereur, le deuxième fils de Vespasien, lequel avait été l'adversaire d'Othon et de Vitellius, qui avaient tenté de réhabiliter la mémoire de Néron. En bon courtisan, Josèphe, qui avait déjà noirci ce dernier dans sa "Guerre" (II, 22, et IV, 29), passe rapidement sur lui dans son "Histoire ancienne" (XX, 6, in fine) et, sauf Epaphrodite, son protecteur, il se garde bien de mentionner ceux qui avaient eu la faveur de Néron... Au surplus, on a déjà fait remarquer que, dans "La Guerre des Juifs contre les Romains", tout ce qui concerne les débuts du christianisme est relaté dans le livre II, qui tranche sur les autres par ses exposés décousus (comme d'ailleurs aussi, quoique dans une mesure moindre, le livre XVIII des Antiquités judaïques, relatif à peu près à la même période) et dont les traductions slaves diffèrent assez sensiblement de la version grecque connue, anomalies qui ne peuvent s'expliquer que par des falsifications de copistes (3).

Un examen attentif des écrits de Flavius Josèphe permet d'ailleurs d'affirmer l'existence historique de Jésus le Nazaréen et de certifier que Josèphe en a parlé dans la version originale de ses oeuvres.

Observons tout d'abord que, dans ses récits de "La Guerre des Juifs contre les Romains" et dans son Autobiographie, Josèphe mentionne une quantité de personnes appelées Jésus, dont la plupart vivaient dans les années 60. Il indique chaque fois aussi le nom de leur père pour les distinguer les uns des autres, mais aucune fois n'est mentionné un N fils de Jésus. On peut en conclure que ce nom de Jésus devait avoir connu une grande vogue une trentaine d'années auparavant, puisque tant de pères avaient tenu à le donner à l'un de leurs fils, alors qu'il n'était pas fréquent précédemment. Pourquoi, sinon parce qu'aux environs de l'an 30, un personnage de ce nom s'était rendu populaire ? (4) Ce phénomène est bien connu des sociologues et il s'est vérifié de tous temps. Qui pourrait donc être ce personnage, sinon Jésus le Nazaréen, ce doux prophète galiléen qui parlait si bien aux foules, qui avait opéré des guérisons si extraordinaires et dont les disciples chérissaient si ardemment la mémoire ?

Quant aux passages des oeuvres de Josèphe où celui-ci parlait de Jésus le Nazaréen, on peut en esquisser l'évolution de la façon suivante:

1. Josèphe parlait de Jésus dans sa "Guerre des Juifs" au chapitre 14 du livre II, là où figure encore le passage y relatif dans les traductions slaves que nous en connaissons. Il en parlait aussi dans son "Histoire ancienne" au livre XVIII, non au chapitre 4, où figure le passage relatif à Jésus dans la version actuelle, mais au chapitre 5, entre les deux alinéas actuels. Dans le chapitre 4, en effet, le passage où Jésus est actuellement mentionné rompt anormalement la narration il a visiblement été rajouté et d'ailleurs Jésus y est désigné sans l'adjonction habituelle "fils

de N" par laquelle Josèphe, on vient de le dire, désigne tous les nombreux autres Jésus, sans aucune exception, dont il parle dans ses oeuvres. En revanche, immédiatement après, Josèphe écrits "*Environ le même temps. il arriva un grand trouble dans la Judée et un horrible scandale à Rome durant les sacrifices d'Isis.*" Il raconte alors ce dernier scandale, qui termine le chapitre 4. Le chapitre 5 commence par raconter un autre incident, qui se passe également à Rome et ensuite duquel Tibère ordonne qu'on expulse des juifs de Rome. Puis, on lit: "*Les Samaritains ne furent pas non plus exempts de troubles.*" Est signalé alors la soulèvement de Dosithée (5). Mais du trouble survenu dans la Judée et annoncé plus haut, on n'a pas encore trouvé un mot et il n'en sera d'ailleurs plus question dans la suite : c'est évidemment juste avant ce passage relatif aux samaritains que Flavius Josèphe devait raconter les troubles survenus en Judée et ayant eu pour conclusion l'exécution du nazaréen

2. Mais, comme ces passages de la "Guerre des Juifs" et des "Antiquités" ne concordent pas avec ce qui est dit de Jésus - en particulier de sa mort- dans les évangiles, les scribes chrétiens les supprimèrent de toutes les éditions grecques qu'ils recopièrent, ainsi d'ailleurs que d'autres passages. Rappelons notamment que, dans le préambule du texte grec actuel de "La Guerre des Juifs contre les Romains", où Josèphe résume ce qu'il va raconter, le texte passe sans la moindre transition d'Auguste à Néron, c'est à dire qu'est omise précisément la période pendant laquelle parurent en Judée Jean-Baptiste, Jésus et l'apôtre Paul...

3. Cependant, le texte araméen de la "Guerre" et les traductions qui en furent faites en d'autres langues subsistaient. Toutefois, le christianisme se répandant peu à peu dans tout l'Empire, d'autres copistes chrétiens falsifieront, dans ces versions, dont seules nous sont connues des traductions en vieux slave, les passages qui mentionnaient Jésus, y ajoutant notamment diverses courtes interpolations comme celle qui figure au livre V, chapitre 14 : "*Et, au dessus de ces inscriptions, une quatrième était appendue, dans les mêmes caractères, désignant Jésus, roi qui n'a pas régné, mis en croix par les juifs parce qu'il annonçait la ruine de la ville et la désolation du Temple .*" Ce passage rompt visiblement le récit. Au surplus, dans le passage relatif à Jésus, Josèphe ne fait pas mention d'une telle prophétie, qui avait été plutôt celle d'un autre Jésus, ben Channan, en 62 (6). Mais ce dernier n'avait pas été mis en croix, ni même mis à mort.

4. D'autres scribes ensuite, étonnés de ne rien lire au sujet de Jésus dans l'"Histoire ancienne des Juifs", y ajouteront, dans le principal des chapitres où il est question de Pilate, un passage sans doute inspiré de celui qui figurait dans "La Guerre des Juifs", mais davantage conforme à l'orthodoxie (7).

5. C'est ce passage enfin que résumera à son tour au Xe siècle l'évêque arabe Mahboub (encore appelé Agapius), sans doute d'après un autre manuscrit que celui qui nous est connu (lequel date du XIIe siècle), car il y a quelques discordances entre les deux textes (8).

Ces manipulations peuvent paraître invraisemblables à des esprits

sceptiques ou non prévenus. Il faut donc rappeler que les écrits de Josèphe ne sont pas les seuls à avoir connu pareilles mésaventures et Josèphe a lui-même été maltraité de façon analogue par ses propres corréligionnaires : une compilation en hébreu des Antiquités judaïques, le lossipon, qui date du Xe siècle également, contient, lui aussi, une addition relative à Jésus et à deux personnes qui furent exécutées avec lui (par pendaison, sur l'ordre du roi Hérode Agrippa, et non par crucifiement sur l'ordre de Pilate, il est intéressant de le souligner), mais cet épisode est censé se passer sous Caligula ou sous Claude (9), ce qui rejoint curieusement le texte actuel de la Halosis, pourtant évidemment falsifié à cet endroit, selon lequel c'est Caligula qui aurait nommé Pilate gouverneur de la Judée (10)...

Certes, beaucoup de manuscrits d'oeuvres anciennes sont perdus ou ne nous sont parvenus que dans un état fragmentaire. Mais il est frappant que les manuscrits perdus relatifs au Ier et au IIe siècles de notre ère soient de loin plus nombreux que ceux de n'importe quelle autre époque. Même des oeuvres chrétiennes réfutant des écrits d'adversaires du christianisme ont disparu complètement (11).

Il est donc non seulement permis, mais inévitable, pour quiconque veut écrire une oeuvre historique relative à cette époque, de ne pas tenir compte seulement des documents connus, mais même de ne manier ceux-ci qu'avec la plus grande prudence, de les interpréter au besoin et même de les compléter éventuellement par des hypothèses. Il suffit que celles-ci expliquent de façon cohérente plus de choses que ne le font les textes et les autres éléments connus pour qu'elles soient recevables. Comme l'a fort bien exprimé Charles Maignial, il ne suffit pas, en pareille occurrence, "*de savoir ce que les textes disent, surtout quand ils le disent mal ! Il faut aussi deviner ce qu'ils cachent...*" (12).

C'est ainsi que, si nous sommes assez bien renseignés sur Flavius Josèphe lui-même, grâce d'ailleurs surtout à ses propres oeuvres, nous le sommes beaucoup moins bien sur ses contemporains juifs, en particulier sur ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles à la mémoire du Nazaréen. L'exposé qui va suivre sera donc composé à partir des éléments, rares et, la plupart du temps, peu cohérents, dont on dispose sur cette époque, reliés par des hypothèses aussi plausibles que possible.

Parmi ceux qui étaient restés attachés à la mémoire de Jésus le Nazaréen, il faut citer avant tout les **ébionites**, nom par lequel on désigne les nazaréens qui s'étaient réfugiés à Pella au début de la guerre de Judée (13). Quelle qu'ait été l'évolution des croyances des autres groupes de fidèles se réclamant de Jésus le Nazaréen, ces ébionites, dont le nom vient de l'hébreu **ébionîm**, "les pauvres", continueront imperturbablement à considérer leur maître comme n'ayant été qu'un homme, d'une sainteté assurément supérieure à la moyenne, mais n'ayant rien de divin au sens surnaturel de ce mot. Jésus, d'après eux, n'avait rien voulu faire d'autre que rajeunir l'antique Loi juive et eux-mêmes s'y conformaient pieusement, avec toutefois, bien entendu, les perfectionnements que Jésus le Nazaréen avait entendu y apporter. D'après eux, selon Hippolyte (Philosophoumena III, 34), **quiconque suit la Loi, telle qu'elle a été accomplie par**

Jésus, peut comme ce dernier devenir un christ (c'est à dire un "élu") de Dieu. Ils étaient donc notamment restés fidèles à la pratique de la circoncision et ils s'opposaient farouchement en cela, comme sur d'autres points, à l'apôtre Paul et à ses disciples. Issus de l'essénisme, ils en pratiquaient le baptême et ils imposaient à leurs prêtres le célibat et la continence. D'après Irénée, les ébionites utilisaient l'évangile de Matthieu. Il ne s'agit évidemment pas du 1er Évangile canonique, qui date de tout à la fin du II^{ème} siècle (14), mais du texte original, peut-être un peu modifié, de la Doctrine des Nazaréens écrite par Matthieu Lévi peu après la mort de Jésus. On connaît d'ailleurs quelques fragments de cet évangile des ébionites; ils sont loin d'être exactement conformes au texte du Matthieu canonique. Saint Jérôme accusait les ébionites, à cause de cela, d'avoir falsifié l'oeuvre de Matthieu, mais c'est évidemment le contraire qui est vrai. De même accusera-t-on Marcion d'avoir altéré l'évangile selon Luc, alors qu'en réalité, c'est celui-ci qui dérive de l'Évangélion que propageait Marcion.

Comme on l'a vu au chapitre XI, c'est Symeon Kîpha qui avait été élu à leur tête peu après qu'ils eurent émigré à Pella. Selon Eusèbe de Césarée, il aurait vécu jusqu'en 105 et, selon le Chronicon pascal, c'est un certain **Juste** qui lui aurait succédé en 107. Les échanges entre Pella et Rome durent d'ailleurs être assez suivis, puisque c'est un des principaux disciples de **Syméon Pierre**, un certain Clément, qui devait devenir évêque de l'église nazaréenne de Rome en 89. On l'appelle pour ce motif **Clément de Rome**. Auparavant, comme on l'a vu au chapitre XII, ce Clément avait adressé une épître aux corinthiens. C'est lui aussi semble-t-il qui fut le premier à tenter de faire passer son Maître pour avoir été le premier personnage de la communauté nazaro-ébionite, au mépris de la vérité historique, et cette entreprise sera continuée plus tard, avec plus de succès, par son homonyme **Clément le Romain**, secrétaire successivement des évêques Pie I^{er} et Anicet vers le milieu du II^{ème} siècle.

On a vu au chapitre XI ce qu'il en est exactement. Rappelons aussi l'hypothèse selon laquelle le Juste qui succéda à Siméon Pierre pourrait être un des fils de Flavius Josèphe. Il se pourrait même que ce fils ait été le premier de ceux qui retouchèrent les oeuvres de son père en vue de les mettre en concordance avec l'évangile des ébionites.

Ces hypothèses sont moins fantaisistes qu'on pourrait le croire. En 1737, un éditeur de Josèphe a bien supposé que Josèphe lui-même s'était converti à l'ébionisme..... Josèphe lui-même, c'est évidemment impossible; Mais pour son fils Juste, c'est moins invraisemblable, et on a pu confondre le fils et le père. Il y a d'ailleurs un autre indice encore. Les ébionites prohibaient absolument de manger la chair de quelque animal que ce soit. Aussi l'un des fragments qui ont été conservés de leur évangile particulier présente-t-il Jean-Baptiste comme se nourrissant de miel et de gâteaux frits dans de l'huile (au lieu de sauterelles). Cela est à rapprocher du fait que, dans les traductions slaves de "La Guerre des Juifs contre les Romains" de Flavius Josèphe, il est dit que Jean se nourrissait de miel et de .. (suit un mot que les traducteurs ont bien du mal à comprendre:et copeaux de bois,

caroubes, jeunes pousses d'arbre ?) . Il semble bien que, là aussi, on ait remplacé les sauterelles par autre chose. Il est donc fortement à présumer qu'il s'agit là d'une retouche due à un ébionite, qui pourrait bien être Juste, le fils même de l'auteur, élu à la tête de cette secte.

Cependant, si pour les ébionites, on vient de le voir, Jésus n'avait été qu'un homme éminemment pieux, qui n'avait voulu réformer la Loi hébraïque que pour mieux l'accomplir, il n'en allait pas de même des autres sectes nazaréennes notamment de l'Eglise de Rome: celle-ci en était venue à croire que Jésus était monté au Ciel et qu'il allait revenir, sous les traits du Fils de l'homme d'Hénoch, assurer le règne de Dieu sur la Terre. Il semble même que ce soit la doctrine propagée par Syméon Pierre qui ait été à l'origine de cette croyance, au lieu que Jacques restait davantage dans la ligne du nazaréisme pur, très proche de l'orthodoxie juive. Peut-être est-ce pour cela que l'église de Rome, spécialement l'évêque Clément, disciple de Pierre, s'employa à accréditer l'idée que ce dernier, et non Jacques, avait été en réalité, après Jésus le premier chef de la secte des nazaréens...

Selon une tradition tirée des Homélies attribuées audit Clément, ce dernier s'identifierait avec le sénateur romain Flavius Clémens, un cousin de l'empereur Domitien qui se serait converti au "christianisme", c'est à dire en réalité au nazaréisme, puisqu'il aurait été disciple de Pierre, qui l'aurait même désigné comme son successeur (mais on sait que ce fut **Linus** qui lui succéda, puis Anaclet, et seulement ensuite Clément de Rome). Mais ce sénateur fut condamné à mort en 95 après s'être converti en réalité à la religion hébraïque et s'être fait, en conséquence, circoncire . Et une autre tradition, qui mentionne également Linus comme successeur de Pierre à Rome, place la fin de l'épiscopat de Clément en 97. Ces deux traditions ne concordent pas et les deux personnages nommés Clément très probablement pas non plus, par conséquent.

Dans un autre ouvrage apocryphe , les "Constitutions apostoliques", dont Clément Romain est également censé être l'auteur, ce dernier se présente comme étant "le disciple que Jésus aimait", celui qui, dans l'Evangile selon Jean, est assis "dans le sein" de Jésus au cours de la dernière Cène, et il prend en outre sur lui le triple reniement de Pierre. Ce dernier trait pourrait faire présumer que c'est bien lui en effet qui est l'auteur de cette oeuvre: voulant présenter Pierre comme le premier des apôtres et le successeur de Jésus, il aura considéré comme malséant que Pierre ait commis cette action peu digne d'une telle qualité et il l'aura humblement prise à son propre compte.

C'est alors qu'il était évêque de Rome qu'eut lieu une nouvelle répression contre les juifs. Domitien était alors empereur, ayant succédé à son frère Titus en 81. Il semble que, sous son règne, se soit reconstituée une secte messianique, qui fit des adeptes dans tout l'Empire, puisque même le sénateur Flavius Clémens - celui-la même dont il vient d'être question - et sa femme Domitilla y adhérèrent. Domitien prétendait se faire adorer comme un dieu, ce qu'évidemment, ni les juifs, en particulier les messianiques, ni non plus ceux qui avaient adopté leur foi ne pouvaient

souffrir. Cela amena une répression, qui fut d'ailleurs, comme il arrive souvent en pareil cas, peu discriminatoire. Certains juifs étant à la base de la résistance aux prétentions de l'empereur, on frappa aveuglément presque tous les juifs et beaucoup de leurs sympathisants.

Ce sont probablement ces faits qui sont à l'origine de la confusion qui fut faite entre le sénateur Clément et l'évêque du même nom. Les victimes de la répression avaient été des juifs, notamment des chrétiens comme Jean le Théologue, et aussi des romains ralliés à l'une ou l'autre secte juive. D'autres chrétiens figurèrent donc certainement parmi les victimes. L'Eglise chrétienne présenta ultérieurement la chose comme une persécution dirigée contre elle...Et le sénateur Clémens figurant parmi ceux qui furent frappés, on le confondit, peut-être de bonne foi, avec le "pape" Clément. Ce n'est d'ailleurs pas là la seule confusion dont ce dernier fait l'objet, puisqu'on l'a très souvent confondu aussi, on l'a déjà dit, avec le Clément qui fut plus tard le secrétaire de Pie Ier et d'Anicet.

La répression frappa même d'autres personnes encore. Des 89, Domitien avait déjà chassé d'Italie tous ceux des philosophes que, comme Rusticus et Senecio, il n'avait pas fait périr. Epictète, qui avait été affranchi par Epaphrodite, lui-même affranchi de Néron et son homme de confiance, se réfugia alors à Nicopolis, en Epire (15), où il fonda une école, et celle-ci eut tant de succès que beaucoup de romains allèrent y suivre son enseignement (16).

Epaphrodite, à son tour, fut mis à mort peu après (17). Aussi peut-on à bon droit se demander si Flavius Josèphe, qui était un de ses protégés, ne subit pas le même sort. On ne sait pas exactement quand il est mort, mais ce doit être entre 96 et 100. Dans Ses dernières oeuvres, il parle encore d'Epaphrodite pour lui exprimer sa reconnaissance à ce moment, ce dernier est donc encore vivant. Comme Josèphe était juif, il est vraisemblable qu'il périt dans la répression aveugle qui frappa alors ses coreligionnaires et d'autres.

Mais si certains furent mis à mort, comme le sénateur Flavius Clémens, comme Epaphrodite, comme donc peut-être Josèphe et comme sainte Luce, dont la légende veut qu'elle ait été brûlée vive en Sicile à cette époque, d'autres furent seulement emprisonnés, comme le célèbre philosophe néo-pythagoricien **Apollônios de Tyane**, que nous avons déjà rencontré au chapitre XI (18), et comme deux petits-neveux de Jésus le Nazaréen, **Jacques** et **Zoker** (19); d'autres encore furent relégués dans des îles, comme Domitilla, la femme de Flavius Clemens, qui fut déportée à Pandataria, et comme de nombreux juifs, entre autres plusieurs habitants d'Ephèse, parmi lesquels Jean le Théologue et son biographe, le diacre Procore, qui furent transférés à Patmos.

On conçoit qu'à la suite de ces événements, la fureur des juifs contre l'empereur romain dut se renflammer et que, parmi eux, ceux qui croyaient en un prochain retour du Messie pour venir les délivrer, appelèrent plus que jamais ce retour de leurs vœux. Pour ceux d'entre eux qui étaient chrétiens, c'est le retour de Jésus qu'ils souhaitaient. C'est alors sans doute, par conséquent, que fut réécrite dans ce sens l'Apocalypse de Jean-

Marc dont il a déjà été question aux chapitres X et XI du présent ouvrage.

Qu'elle fut réécrite pour la deuxième fois même, semble-t-il. Elle pourrait en effet avoir déjà été réécrite une première fois pendant l'épidémie de peste consécutive à l'éruption du Vésuve qui, en 79, ensevelit les localités d'Herculanum, Oplonti et Pompéi, et au cours de laquelle Plinius l'Ancien trouva la mort, cependant que Stabies (l'actuelle Castellamare) était elle aussi partiellement détruite (20). Titus venait alors d'accéder au principat. Il devait mériter par ses vertus le surnom de "délices du genre humain", mais pour les juifs et les nazaréens, il était resté celui qui avait détruit le Temple de Jérusalem et emmené beaucoup des leurs en esclavage. Le cataclysme causé par l'éruption du Vésuve peu de temps après son accession au principat dut être ressenti par eux comme un châtement du Ciel envers leur ennemi (21). C'est alors notamment que fut écrit aussi le 4ème livre des "Oracles sibyllins", où il est fait allusion à cette éruption. Il semble bien qu'un autre autre auteur anonyme ait alors repris d'autre part l'Apocalypse qu'avait rédigée Jean-Marc peu avant l'incendie de Rome en 64 et qu'il l'ait remaniée dans le même esprit.

C'est même dans cette deuxième version de l'Apocalypse, telle qu'elle a été reconstituée par Henri STIERLIN (22) que figurait probablement le passage relatif aux "deux témoins" (XI, 3-12), lequel, dans cette reconstitution, s'insérerait très bien entre les versets XVIII 8 et XVI 18, tandis que le verset XI 13 trouve facilement sa place dans la première version entre XI 2 et XIII 11 (23).

On s'est souvent demandé qui représentent ces énigmatiques "témoins". On y a vu Moïse et Elie, Pierre et Paul, Anne et Jésus (deux grands-prêtres qui furent assassinés en 68 à Jérusalem), voire Hénoch et quelque autre patriarche. On a même été jusqu'à soutenir qu'il s'agirait de la prédication du futur martyr de Jean Hus et de Jérôme de Prague au XVe siècle (24)... Dans Zacharie (IV 3), les deux oliviers, auxquels les deux "témoins" sont ici comparés, sont Josué et Zorobabel, ce dernier ayant été celui qui releva le Temple de Jérusalem après la captivité de Babylone, mais le parallèle paraît bien s'arrêter là. Plus vraisemblable est la supposition qu'il s'agirait d'Hénoch et d'Elie, en se basant sur un passage de "L'Apocalypse d'Elie" précisément (III, 25 & s.) qui pourrait taire allusion aux événements de 134-135, auxquels Papias participera.

Il est pourtant possible aussi de voir en ces personnages capables d'anéantir leurs ennemis par le feu qui sort de leur bouche les fils de Zébédée qui, dans Marc sont surnommés les "fils du tonnerre" (Mc III 17; v. aussi Justin, Dial. CVI 3) et qui, dans Luc, proposent à Jésus de réduire en cendres une ville de Samarie qui avait refusé de les laisser entrer (Luc IX 54). Il est bon de rappeler, à ce propos, que le nom de Zacharie paraît tiré du mot chaldéen Zachou, qui désigne le signe zodiacal du Capricorne, et le nom de Zébédée du mot Zêb, qui désigne de même le signe des Poissons: le signe qui vient ensuite est celui du Bélier, qui est un signe de feu: rien d'étonnant, par conséquent, à ce que les fils ou les continuateurs de Zébédée, qui était pêcheur et donc travaillait sur l'eau (les Poissons sont un signe d'eau) soient, eux, capables de cracher le feu... (25) D'autre part, le

Verseau s'appelle en chaldéen Moulgoula, ce qui est assez proche de Gamala. Zacharie serait-il donc en réalité le père de Juda de Gamala et donc le grand-père de Jean le Baptiseur ? Philippe de Sidé rapporte (26) que, selon Papias, lequel l'aurait mentionné dans le deuxième de ses cinq livres de commentaires sur les "dits seigneuriaux", Jean le Théologue et son frère Jacques auraient été tués par des juifs. Il faut en déduire tout d'abord que le Jacques exécuté par Hérode Agrippa en 44 (27) n'était pas le fils de Zébédée mais celui d'Alphée, puisque Hérode n'était pas juif, mais iduméen, et qu'il n'a pas non plus fait mourir Jean. Il faut en déduire aussi que Jacques et Jean étaient morts au moment où Papias écrivait ses commentaires, mais pas encore au moment où fut écrite la deuxième Apocalypse. On retrouve encore dans le Livre des Secrets d'Hénoch (I, 4-5) deux hommes qui crachent du feu. Les deux livres d'Hénoch présentent d'ailleurs de remarquables analogies avec l'Apocalypse johannique. L'allusion à la mort des deux témoins doit avoir été insérée dans le texte de celle-ci par celui qui fonda en une seule les deux ou les trois versions successives de l'Apocalypse, c'est à dire sans doute Papias précisément, comme on le verra. Mais pour ce dernier, les deux témoins étaient sans doute **Aquiba** et **Bar Kochba**.

Cette oeuvre paraît en tout cas avoir été très populaire, tant parmi les juifs messianistes de Rome que parmi les Johannites d'Ephèse. Aussi fut-elle réécrite à nouveau lors des persécutions de Domitien (28). Rien n'interdit de croire que Jean le Théologue, un des fils de Zébédée, soit réellement l'auteur de cette troisième version, qui est conçue comme une vision qu'il aurait eue à Patmos et au cours de laquelle lui est révélé l'avènement prochain du règne de Dieu, prédit vers l'an 30 par Jean le Baptiseur, sous la forme d'une Jérusalem céleste qui doit remplacer la terrestre ravagée par les romains. Ordre lui est donné on outre d'en faire l'annonce à sept des églises chrétiennes de l'Asie mineure, circonstance dont il profite lui-même, Jean, pour exhorter les fidèles à respecter les préceptes de leur foi, à se défier des idolâtres et des hérétiques, et aussi pour fulminer contre ces derniers, en particulier contre les nicolaïtes, auxquels il reproche d'accepter de consommer des viandes offertes aux idoles et de renier les origines juives du christianisme. Ce Jean agit ainsi véritablement en chef de l'Eglise chrétienne, en successeur de l'apôtre Paul. Dans sa lettre à l'église de Thyatire, il s'en prend également à une femme, qu'il surnomme Jézabel. Faut-il y voir, comme l'ont fait quelques commentateurs, la soeur-épouse de Paul, rentrée dans sa patrie ? Ce n'est pas absolument impossible mais c'est tout de même assez douteux, car on ne voit pas bien Jean reprocher aux chrétiens de Thyatire d'avoir accueilli parmi eux l'épouse du fondateur de leur religion, auquel il avait lui-même succédé. Il est vrai qu'il lui est reproché surtout, à elle aussi, de tolérer que les fidèles consomment des idolothytes, ce que l'auteur de l'apocalypse considère comme une forme de prostitution (mais ce à quoi l'apôtre Paul ne s'était jamais opposé).

On peut se demander toutefois pourquoi Jean ne s'adresse qu'à des églises d'Asie mineures et non à des communautés pauliniennes aussi importantes que celles de Corinthe et d'Antioche. Pour cette dernière, peut-être était-elle déjà perdue pour le christianisme orthodoxe tel que

l'entendait Jean, successeur de Paul et de Luc, puisque, nous l'avons vu au chapitre précédent, elle avait évolué sous l'influence de Nicolas et de Saturnil, vers l'anti-judaïsme. Mais il y avait aussi des nicolaïtes à Ephèse et à Pergame, puisque l'apocalypse tonne contre eux. Quant à Corinthe, on s'explique encore moins son exclusion... Il est vrai que ce n'est pas le seul mystère de ce texte énigmatique à jamais inexpliqué qu'est l'apocalypse johannique et qu'en l'occurrence a sans doute tout simplement joué la magie du nombre sept...

Quoi qu'il en soit, cette troisième version doit avoir été copiée sept fois, chaque copie étant envoyée à l'une des sept églises destinataires. Ce n'est que plus tard, lorsque tous les textes auront fusionné en un seul, que les sept épîtres seront reproduites l'une à la suite de l'autre. Successeur de Paul, Jean le Théologue reprend avec ses épîtres - celles qui sont incorporées dans l'apocalypse et la première de celles qui lui sont attribuées expressément (nous verrons que les deux autres ne sont pas de lui) - non seulement le genre littéraire du Tarsiate, mais même quelques unes des idées qu'il avait exprimées. C'est ainsi que Paul avait écrit une épître aux Laodicéens, actuellement perdue, mais dont l'existence est certaine, car il y est fait allusion dans l'Épître aux Colossiens (IV-6) et elle figurait encore dans l'Apostolikon de Cerdon (29). Il semble même, que ce soit la fin de cette épître qui ait été combinée avec l'homélie aux Hébreux écrite par Luc (30). On remarque en effet, tant dans la fin du texte actuel de l'épître aux Hébreux (XIII 5) que dans l'épître aux Laodicéens incluses dans l'apocalypse (III 17) le même reproche fait aux destinataires de ces deux textes d'aimer trop l'argent et l'opulence. Il est probable que tous ces écrits ont été refaits au moment où des contacts auront lieu entre les chrétiens d'Ephèse et ceux d'Antioche, peut être aussi ceux d'autres églises se réclamant de Paul, avec des nazaréens et des ébionites, comme on le verra plus loin. Il est même possible que Jean le Théologue lui-même, à la fin de sa vie, ait participé à ces contacts et à ces arrangements de textes, mais ceux-ci se poursuivront certainement après sa mort pour prendre alors un caractère anti-juif de plus en plus marqué. Mais n'anticipons pas.

Le Ciel, sur ces entrefaites, parut une nouvelle fois exaucer les persécutés. En 96, une conspiration fut ourdie contre Domitien, qui fut assassiné en des circonstances que, de son exil à Ephèse, Apollônios de Tyane aperçut dans une vision, paraît-il (31), et cet événement marqua la fin de la persécution. Le sage Nerva ayant succédé au tyran, comme Apollônios l'avait prédit également, le Sénat romain décida de libérer les prisonniers, de rappeler les exilés et de rendre leurs biens à ceux à qui ils avaient été confisqués.

C'est ainsi que Jean l'Apôtre put réintégrer Ephèse où, plus que jamais, il sera considéré comme le chef de l'église chrétienne. C'est pourquoi sans doute toutes les œuvres qui furent élaborées par la communauté chrétienne de cette ville lui ont finalement été attribuées exclusivement, alors qu'il n'est certainement le seul auteur d'aucune d'elles, sauf peut-être de la première des trois épîtres qui ont été mises sous son nom. C'est peut-être alors aussi que **Juste**, le fils de Josèphe, se rendit à Pella et qu'il se convertit à l'ébionisme, dont il prendrait la tête, comme suppose plus haut, en 107.

Jean lui-même mourra d'ailleurs peu après son retour à Ephèse, en 99 (tué par des juifs en même temps que son frère Jacques, selon Papias - ce qui laisserait supposer que ce ne serait pas à éphèse même, mais au cours d'un déplacement: sans doute aurait-il participé aux tentatives de rapprochement entre diverses sectes dont on aura à parler bientôt; mais cette tradition n'est guère consistante). C'est en tout cas un Zébédée qui succéda (32).

Ce n'est qu'à partir de ce moment, semble-t-il que l'école gnostique d'Ephèse prit vraiment son essor. Elle avait été fondée par Jean, qui s'était rallié aux disciples de Dosithée et d'Étienne. Puis, Apollôn et Paul l'avaient successivement marquée de leur empreinte et elle avait essaimé dans toute l'Asie mineure, principalement dans les sept villes auxquelles Jean avait adressée son Apocalypse, ainsi qu'à Hiérapolis. Sans renier ces trois initiateurs, elle devait néanmoins, eux disparus, évoluer plus librement. Elle récrivit notamment plusieurs des oeuvres de base de ceux qui l'avaient instituée, entre autres ladite Apocalypse.

Pour ce faire, furent refondus en un seul texte les deux ou trois qui avaient été écrits probablement, le premier par Jean-Marc vers l'an 64, le deuxième par un juif inconnu vers 79 et le dernier par Jean l'Apôtre lui-même à Patmos vers l'an 94, et ce texte unifié sera attribué à ce dernier, présenté comme en étant l'auteur unique, lequel raconterait une vision lui lui aurait été inspirée par Jésus lui-même pour annoncer son retour prochain et son règne millénaire sur la Jérusalem nouvelle. Comme on le verra plus loin, l'auteur de cette compilation n'est autre probablement que Papias, qui avait été d'abord cabbalien, puis s'était converti au christianisme johannite, se déclarant disciple, tant de Jean le Théologue que de Jean le Doyen (c'est à dire Marc), et avait enfin été nommé évêque de Hiérapolis par un des successeurs de Jean l'Apôtre. C'est pourquoi sans doute cette dernière ville n'est pas une des destinataires des épîtres qui sont enchâssées dans l'Apocalypse chrétienne.

Mais l'Évangile de Jean devait subir une refonte bien plus profonde encore, à la suite des contacts que l'école d'Ephèse, qui se considérait alors comme la tête de l'Eglise chrétienne, tint à nouer avec tous ceux qui, au moins en Orient, se réclamaient d'un Jésus ou d'un Christ.

Elle devait ainsi s'opposer, non seulement à la communauté nazaréenne de Rome, qui refusa toujours sa prépondérance, affirmant de plus en plus ses propres prétentions à la primauté mais aussi et surtout à l'église gnostique d'Antioche. Contrairement à celle-ci, l'Eglise d'Ephèse ne renia jamais ses origines hébraïques gardant au surplus des attaches étroites avec les mandéens, qui avaient adopté Jean-Dosithée comme prophète (33).

C'est à cette même époque, semble-t-il, que s'élabora peu à peu le mythe de la double parousie, qui est comme un complément naturel du millénarisme et qui constitue l'évolution normale d'un certain courant de pensée juive, notamment essénienne, mais provenant en fait de l'origine

même du peuple hébreu (33 bis).

Il est d'ailleurs probable que le cabbalisme, né vers la même époque et auquel avait adhéré, on l'a dit, Papias, ne soit autre que la continuation de l'essénisme sous une autre forme. On verra plus loin les analogies entre l'Apocalypse johannique d'une part, les écrits esséniens et cabbalistiques d'autre part. Observons dès à présent, en outre, que le nombre 50, sacré chez les pythagoriciens et chez les thérapeutes, qui avaient été une des branches de l'essénisme, est également fort en honneur chez les mécoubalîm.

Les esséniens avaient notamment repris une antique tradition hébraïque selon laquelle devaient venir deux messies: un temporel, guerrier, celui d'Israël; et un religieux, mystique, celui d'Aaron, qui devait être comme le garant spirituel du premier. Cette tradition était d'ailleurs loin d'être uniforme. Pour les uns, ces deux messies devaient descendre: le premier de David et le second d'Ephraïm: c'est notamment la conception que l'on trouve dans le Targoum araméen. Pour les autres, ils devaient descendre de Juda et de Lévi: c'est ce qui résulte notamment du "Manuel de discipline" des esséniens de la Mer Morte - tandis que les esséniens de l'écrit dit "de Damas" n'attendaient, eux, qu'un seul Messie... (34).

Or, nous savons que Juda de Gamala avait fondé la secte des sicaires, issue de l'essénisme. Lui-même était de la lignée de David. Il fut en quelque sorte le premier messie guerrier de notre ère. Et il se fit cautionner par le pharisien Sadoq, ce qui ne peut manquer de faire se ressouvenir que certains esséniens se dénommaient eux-mêmes "les fils de Sadoq". De même, on verra qu'un descendant de Juda de Gamala, **Symeon Bar Kochba**, se fera cautionner par le rabbi cabbalien **Aquiba ben Iossef**.

Le duo Jean le Baptiseur - Jésus le Nazaréen pouvait s'expliquer, lui aussi, de cette façon. Cependant, Jean avait échoué dans sa tentative et, d'autre part, si les premiers textes nazaréens annonçaient le retour de Jésus, ressuscité et monté au Ciel, sous les traits du Fils de l'Homme de Daniel et d'Hénoch, l'attente de ce retour imminent n'avait cessé d'être déçue. Il fallut trouver une explication à ce phénomène décourageant. On commença par interpréter certains passages d'Isaïe sur le juste souffrant comme signifiant que le Messie devait venir deux fois, une première fois sous les traits d'un précurseur humilié et vaincu, une seconde fois sous ceux d'un chef combattant et triomphant (35). Jésus le Nazaréen était mort humilié et lapidé, Jean avait combattu, avait échoué et avait été crucifié; mais le premier allait revenir en gloire et triompher définitivement: s'il tardait à revenir, c'était afin d'éprouver la fidélité de ceux qui croyaient en lui. C'est cette attente que traduit l'expression araméenne Maran atha, "viens, seigneur", que reproduit la première épître de Paul aux Corinthiens (XVI 22) et qui est traduite en grec à la fin de l'Apocalypse: Erchou Kyrié (XXII 20). Certains fidèles de Jésus le Nazaréen avaient fini, en effet, par identifier ce dernier au Jésus, fils du bon dieu Chrêstos de Paul, et par croire que, comme lui, il devait être, non plus le libérateur guerrier d'Israël,

mais le Christ rédempteur de l'humanité. C'est de cette façon notamment que, plus tard, Justin interprétera le combat de l'Apocalypse: "Les prophètes ont annoncé deux avènements du Christ: l'un, déjà advenu, sous l'aspect d'un homme méprisé et souffrant; l'autre, qui aura lieu, ainsi qu'il est prédit, lorsqu'il viendra du Ciel, en gloire, avec l'armée des anges. Alors, il ressuscitera les corps de tous les hommes qui ont existé; il revêtira les justes d'immortalité et il enverra dans le feu éternel les méchants, qui souffriront perpétuellement avec les démons." (1ère Apol. LII 3). C'est cette conception on effet qui, le retour de Jésus ne s'étant forcément jamais produit, finit par avoir cours parmi les chrétien~ (36) et elle n'a jamais cessé d'avoir des adeptes (37). Les différentes versions des évangiles canoniques portent des traces de ces prévisions divergentes et elles sont, en conséquence, devenues incohérentes au sujet du rôle passé et à venir de Jésus. Mais, dans l'Apocalypse johannique, c'est bien encore le règne matériel de mille ans qui est attendu,

On a vu au chapitre précédent comment avait évolué l'église d'Antioche après la mort de Luc . Cette évolution devait provoquer l' ire des éphésiens qui, dans leur évangile, pourtant d'esprit violemment anti judaïque lui aussi, affirme néanmoins que "le salut vient des juifs" (Jean 4 - 22) et qui, dans leur Apocalypse, tonner contre les disciple que Nicolas de Antioche avait fait à Ephèse de même et à perte gamme. Cependant, à Antioche et en Syrie, les chrétiens soulignaient même s'étaient divisés en deux tendances, dont l'une, à la suite de Nicolas, de sa tournée le et de serre dont , avait réuni et totalement ses origines et hébraïque et qui est devenue même a radicalement anti-juive, mais dont l'autre, représentait notamment par Cérinthe et par Elchasaï, restait au contraire fidèle à ses origines et professait que le fils de Dieu n'avait fait que réformer l'antique loi de Moïse. Enfin , les nazaréens de Syrie et les ébionites de Pella, eux aussi, restaient fidèle à celle-ci, puisque pour eux, le rabbi Jésus n'avait voulu que la simplifier, la moderniser, la rendre plus accessible.

Aussi est-ce tout naturellement, semble-t-il, que des tentatives de rapprochement se soient faites entre tout ceux qui restaient fidèles à la loi de Moïse tout en acceptant les réformes préconisées, soit par Jésus le nazaréen, soit par le Christ, fils de Dieu, de l'évangile paulinien, et tout en se distançant, par conséquent, tant des juifs orthodoxes que de ceux qui reniaient totalement l'ancienne alliance.

Les principaux artisans de ce rapprochement semble avoir été Silas, Barnabé, et Jean-Marc, parmi ceux qui avaient connu Paul et les disciples du nazaréen.

Pour ce qui concerne Barnabé, il étendit même ses contacts aux gnostiques d'Alexandrie, dont on parlera en détail au chapitre suivant. Nous l'y retrouverons donc, ainsi que Jean-Marc, qui devint évêque d'Alexandrie et y finit ses jours. Il est d'ailleurs établi qu'auparavant, le dit Jean-Marc était passé lui aussi par Ephèse, venant probablement de Rome, d'où il avait fui à son tour les persécutions des successeurs de Néron.

Il y a même tout lieu de supposer qu'il s'identifie avec celui qu'on appelle souvent Jean l'Ancien et qui fut, avec Jean le Théologue, un des maîtres que se reconnaissait Papias. C'est lui qui, dans cette hypothèse, serait notamment l'auteur de la deuxième et de la troisième des épîtres attribuées à Jean l'apôtre. L'auteur de ces deux épîtres, en effet, se dénomme lui-même....., ce qu'on traduit souvent, à tort, par "le prêtre" ou encore par "l'ancien" où "le vieux", voire "le vieillard". Mais la première de ces traductions est anachronique, car il n'y avait pas encore, dans les communautés chrétiennes, nazaréennes ou johannites, de "prêtres" au sens où nous l'entendons aujourd'hui, et les autres ne sont pas exacts, car..... est en effet le superlatif de....., qui veut dire "vieux", "ancien":..... c'est donc le plus vieux le plus ancien, autrement dit le "doyen". C'est donc de cette façon qu'il faudrait le traduire littéralement : **Jean le doyen**. Mais il est plus probable qu'à l'époque, il s'agissait d'un titre synonyme de....., surveillant ou inspecteur, d'où vient le français "évêque". Tout cela s'applique parfaitement à Jean-Marc, qui devait être déjà âgé lorsqu'il séjourna à Ephèse et qui devint effectivement ensuite, on vient de le dire, évêque d'Alexandrie. De plus, la deuxième et la troisième épîtres dites de Jean condamnent ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ soit né dans la chair, ce qui est une conception nazaréenne tout à fait dans la ligne de l'évangile que Marc écrivit en Italie et qui devait servir de base, avec l'évangélique de Cerdon, à l'évangile canonique "selon saint Marc" (38). Et il n'est pas du tout certain que Jean l'ancien fut d'Ephèse. B.J. Bacon pense qu'il était de Jérusalem (39). Or, on a vu aussi que Jean-Marc se confond probablement avec celui qu'on appelle parfois Jean de Jérusalem (40).

Mais celui qui paraît avoir oeuvré avec le plus de zèle dans le sens d'un rapprochement de tous ceux qui se réclamaient d'un Jésus ou d'un Christ semble bien avoir été **Silas**.

Ce dernier s'était rallié à Paul de Tarse à Antioche dans les circonstances relatées au chapitre IX du présent ouvrage et il ne devait plus le quitter, semble-t-il, jusqu'à sa mort, le suivant notamment à Rome, où il pourrait même, y ayant adopté le nom latin de Sylvanus ou Silanus, être devenu l'un des serviteurs de Néron lorsque ce dernier eût embrassé la doctrine de son maître. Mais il doit être aussi de ceux qui, comme Luc, renièrent Néron lorsque ce dernier entendit amalgamer le paulinisme et le mitraïsme. Comme Luc encore, Silas quitta donc sans doute Rome, à une date et qu'il est impossible de préciser (peut-être d'ailleurs en même temps que Luc), et il se rendra, lui aussi, directement ou après l'un ou l'autre détour, à Antioche.

Cependant, les allées devenues que supposent les divers contacts entre Silas, Jean le Théologue, Jean-Marc, Barnabé (41) et sans doute quelques autres encore, devaient finir par là attirer l'attention des autorités romaines, d'autant plus que le nouveau culte ne cessait de se répandre, principalement en Asie mineure.

C'est de peu après que date, en effet, la première mention connue de chrétiens dans un écrit officiel. Pline le Jeune, un neveu du naturaliste

qui avaient péri dans l'éruption du Vésuve en 79, avait été désigné en 111 comme gouverneur de la Bithynie, province peu éloigné d'Ephèse, par l'empereur Trajan dont il était l'ami. Dès l'année suivante, certains habitants de sa province furent l'objet de dénonciations du fait qu'il refusaient d'adorer d'autres dieux que Christ et qu'il prenait des repas en commun contrairement à un règlement de Trajan relatif aux associations. Pline s'en trouva fort embarrassé, car il semble n'avoir jamais entendu parler auparavant de cette secte, qui dut lui paraître singulière. Aussi demanda -t-il à l'empereur des instructions pour savoir quelle ligne de conduite il devait tenir en cette occurrence (42). L'authenticité de cette lettre a été mis en doute ; elle paraît bien en tout cas farcie d' interpolations destinées à gonfler l'importance des "persécutions" dont les chrétiens aurait été l'objet en Asie à cette époque (43). Mais la réponse de Trajan elle, paraît bien être authentiques et exempte d' interpolations, au moins importantes. Elle est d'ailleurs empreinte de bon sens et de modération. Il y est dit qu'on ne saurait tracer de règle générale sur la conduite à tenir à l'égard de ceux qui seraient convaincus d'être chrétiens et qu'il faut envisager chaque cas en particulier. Il ne faut de toute façon pas rechercher les chrétiens systématiquement, ni même tenir compte des dénonciations anonymes, et il faut faire preuve de mansuétude envers ceux d'entre eux qui consentiront à se conformer à nouveau au culte des dieux de l' Empire (44). Comme on le voit, cette lettre de Trajan est tout à fait dans la ligne de la politique de tolérance qui avait toujours été celle des empereurs romains, à l'exception seulement de quelques uns comme Caligula, Galba ou au Domicien.

* * *

En outre, c'est à Ephèse encore que ce constituât peu à peu le culte de la Vierge Marie, tel que nous le connaissons.

Le rédacteur de l' "histoire de Jean l'apôtre" , attribuées au diacre Procore, mentionne Marie parmi ceux qui accompagnèrent Jean à Ephèse, et le IVe évangile est le seul à signaler la présence au calvaire de la mère du crucifié peu avant la mort de ce dernier (Jean XIX, 25 - 27). Peut-être la femme qui accompagnait Jean à Ephèse était-elle la mère de Dosithée, donc sans doute sa propre grand-mère... Toujours est-il qu'il existe à Ephèse une "Maison de la Vierge".

Mais on trouve à Jérusalem aussi un Monastère de la Dormition, édifié à l'endroit où serait morte de la mère de Jésus... De plus, une légende veut que celle-ci se soit réfugiée quelques temps à Harvad (aujourd'hui Tartous), une île proches d'Antioche, et que ce soit là que Luc ait peint son portrait (45). Et enfin, il y a encore une tombe de Marie près de Rawalpindi, au Pakistan, car selon une tradition locale, Jésus ne serait pas mort sur la croix et il se serait réfugié au Cachemire, accompagné de Thomas et de sa mère, qui mourut en route (46). Il est évident qu'en réalité, la mère de Jésus le nazaréen n'est jamais allé à Ephèse (47) et que seule la nécessité pour les chrétiens, dont la doctrine était issue du judaïsme, religion patriste, de se faire accepter en milieu païen les força à imaginer une divinité féminine pour faire pièce à la grande Artémis: c'est là l'origine de toute la légende de la Vierge Marie, mère de Dieu, et c'est à Ephèse

qu'elle devait prendre la forme que nous lui connaissons.

Les romains on l'a déjà dit, étaient favorables au culte de Cybèle, déesse originaire de Pessinonte et honorée surtout en Phrygie, dont la légende de ses amours avec le berger Attis, qui est né d'une vierge noire, qui meurt et qui ressuscite, était si proche des mystères chrétiens (48). L'empereur Claude avait même pensé en faire la religion officielle de l'empire romain, nommant à Rome un Archigalle ayant priorité sur tous les galles (les prêtres de Cybèle), y compris ceux de Phrygie, et qui préfigure le futur pape chrétien (49). Cette tentative échoua à cause d'une des qualités même qui, comme la plupart des cultes analogues, caractérisait celui-ci : la tolérance. En Asie, le culte de Cybèle fusionnera avec celui d'Artémis d'Ephèse ; ailleurs il fusionnera avec le mithriaïsme (50), ce qui en fera le culte le plus important de la Phrygie, de la Bithynie, de la Galatie et des régions voisines. À cette déesse puissante et prestigieuse qu'était ainsi devenue la déesse "Eucariste" Cybèle - Artémis, en qui finiront même par se confondre Déméter, Létéo, Diane et quelques autres (51), les chrétiens n'avaient, à l'origine, aucune déité féminine à opposer, car l'Hellène des simoniens elle-même n'était que la compagne du fils de Dieu, elle n'était pas une déesse, et moins encore la Madeleine, qui joue cependant un rôle important dans de nombreux écrits apocryphes, telles que l'évangile de Philippe et la Pistis Sophia Valentinienne. Pour pouvoir garder des adeptes, et même sans doute garder ceux qu'ils s'étaient fait et qui pouvait être tentés par le culte rival, très populaire, les johannites furent amenés à exalter le rôle de la mère de Jésus.

Si l'hébreu ou l'araméen était restée la langue principale de leur culte, cela aurait pu être assez facile. En ses langues, l'esprit, comme le vent et le souffle, se disent au rouach, qui est du féminin. Dans la Doctrine des Nazaréens, telle qu'elle nous est connue par quelques fragments, on voit même la mère de Jésus, qui est l'esprit saint, le prendre par un de ses cheveux immédiatement après son baptême par Jean et le mener ainsi sur le mont Thabor (52). Mais rouach se traduit en grecque par pneuma, qui est du neutre, et en latin par spiritus, qui est masculin. Il devint impossible, dans les régions de langue grecque ou latine, d'assimiler l'Esprit à la Grande Mère... C'est alors, sans doute, que les chrétiens imaginèrent que l'Esprit-Saint, émanation du Père, n'était pas la "Mère" de Jésus, mais qu'il avait fécondé sa mère terrestre, qu'on appela Marie (Mira, en hébreu, signifiant "noble"). Et si l'on fit de celle-ci une vierge, c'est parce que cela était le cas aussi de la mère de plusieurs divinités païennes, entre autres de la plus importante d'entre elles, l'égyptienne **Isis**, qui, comme Cybèle, était souvent représentée avec un enfant dans les bras et dont Caligula avait autorisé le culte à Rome (53), cependant que le Shaoshyant sauveur des iraniens (54) devait, lui aussi, naître d'une mère vierge. La vierge Marie étant donc un avatar des déesses Isis et Cybèle, déesses dont le corps était noir, puisqu'elle symbolisait la Terre-mère, cela explique que diverses statues de Notre-Dame portant un enfant soient des vierges noires (55). Sur l'origine païenne du culte de Marie, on n'en dira pas plus. Ce sujet ait été abondamment traité (56) il est donc inutile de s'y étendre davantage. Il est d'ailleurs remarquable que, non seulement ce culte n'est, en réalité pas d'origine chrétienne, mais que, même au sein du christianisme, il fut, dès le

début, très contesté et que, lorsqu'il s'y sera implanté, sa signification et ses modalités ne cesseront d'évoluer. On sait que notamment les croyances en l'immaculée conception et en l'assomption de Marie ne sont devenues des dogmes que très récemment, et d'ailleurs seulement pour les catholiques (57).

Il est surtout important de savoir que ce culte est né à Ephèse et qu'il a, à cause de cela, d'abord eu une coloration gnostique avant d'être "matérialisé" par les autres églises apparentées, notamment par celle de Rome. A l'origine, en effet, la Mère de Dieu, ce fut la Sofia, assimilée aux Logos, émanation du Père (avant que le Logos ne soit assimilé à Jésus lui-même), ce qui est une conception très voisine de celle de la Grande Mère des celtes. Or, les Galates, qui étaient des celtes, avaient leur pays non loin d'Ephèse, il y avait de ailleurs de assez nombreux Galates à Ephèse même. Ce vœu de faciliter l'assimilation de la vierge Marie (la vierge noble) aux autres grandes mères qui l'avait précédé, fait qui est d'ailleurs reconnu même par des auteurs chrétiens contemporains adepte de la gnose, laquelle est loin d'avoir entièrement disparu (58).

Il est enfin à observer que, dans le zodiaque, le signe de la vierge se trouve à l'opposé de celui des poissons, lequel est le signe par excellence du christianisme, et en est donc complémentaire. Cela aussi dut contribuer à faire accepter le culte de la vierge complémentairement à celui de Jésus, considéré et lui comme le Grand Poisson, lorsqu'il eut supplanté Jean le Baptiseur (59).

Le fait, pourtant incontestable, que s'est à Ephèse qu'est né le culte de la Vierge Marie, mère de Dieu, rend d'ailleurs d'autant plus étonnant que cette conception ne se retrouve guère dans le IV^e évangile, le "selon Jean", qui est cependant issu, lui aussi, de l'école gnostique de cette ville. Mais on sait qu'à l'origine, cet évangile racontait uniquement la vie et la prédication de Jean, alias Dosithée. Ce n'est qu'ensuite qui fut introduite la figure de Jésus, fils de Dieu. Plus tard encore, sans doute afin d'harmoniser cette doctrine avec celle des Nazaréens, la plupart des actions de Jean furent attribuées à Jésus, dont le personnage mi-homme, mi-dieu, en devint assez ambigu.

Plus ambigu encore est celui de la femme qui est dite "sa mère" (sous-entendu, bien sûr, la mère de Jésus) dans cet évangile. Il s'agit en réalité tantôt d'Élisabeth, la mère de Jean ; tantôt de la mère de Jésus, fils de Dieu au sens allégorique, celle qui lui a donné un corps ayant apparence matérielle, donc la Grande Mère terrestre ; jamais de la mère de Jésus le Nazaréen, la prétendue vierge Marie... Il est d'ailleurs frappant que, dans le 4^e évangile, la mère de Jésus apparaît toute autre que dans les synoptiques. Rien d'étonnant à cela si l'on part de l'hypothèse que, la plupart du temps, sous le nom de Jésus, c'est Jean le Baptiseur qui est en réalité le personnage principal de cet Évangile et que "sa mère", c'est donc celle de Jean. Cette hypothèse est fondée sur pas mal d'éléments dont on a déjà parlé jusqu'ici, mais il en est d'autres encore.

C'est ainsi qu'en Jean (III ,22 et 26) est attribuée à Jésus, à peu près dans les mêmes termes, ce qui est dit de Jean en Marc I , 4 - 5, où Jean

baptise en Judée, tandis qu'en Jean, c'est à Aenon, en Samarie, que Jean procède à ses baignades rituelles. Ce passage de Marc a d'ailleurs son parallèle textuels à quelques mots près dans l'évangile des ébionites (60). Or, nous savons bien que Jean le Baptiseur fut actif, tant en Judée qu'en Samarie.

Alors que, dans les synoptiques , Jésus défend formellement aux apôtres de dire qu'il est le Messie, dans Jean, il est reconnu comme tel à plusieurs reprises, il ne dément pas et on veut le faire roi. Tout cela s'applique parfaitement au fils de Juda le Gaulonite. C'est d'ailleurs comme "roi des juifs" qui sera crucifié, après un procès devant Pilate seulement (alors que, dans les synoptiques , Jésus comparait d'abord devant le Sanhédrin et que c'est celui-ci qui le condamne à mort dans Marc et de en Matthieu).

Quant aux noces de Cana, elles figurent l'alliance des sicaires Nazôréens (en canaïm en hébreux) et des chrétiens johannites et pauliniens, successeurs de Dosithée. Si l'eau y est changée en vin c'est parce que désormais l'eau de la loi juive doit être remplacé par le vin de la Nouvelle Alliance, que perpétuent les johannites Ephèse.

Chez les juifs, l'eau était le symbole de la grâce, le vin celui de la rigueur. Les noces de Cana symbolise donc à la fois le passage de Jean le Baptiseur de la vie contemplative à l'activisme (61) et la manifestation sur terre, l'épiphanie, du fils de Dieu (62).

Nous savons déjà aussi que la "purification du Temple" doit être attribuée à Jean et non à Jésus

Enfin, il faut noter à nouveau que, malgré un passage où il est dit que "le salut vient des juifs" (Jean IV,22), le IVe évangile est , des évangiles canonique, le plus anti-juif, le plus hostile aux pharisiens surtout, tandis qu'il présentent sous un jour favorable les samaritains, les galiléens, les grecs et même les romains. Or, cette hostilité se comprend beaucoup moins de la part de Jésus le nazaréen que de Jean, qui était essénien et sicaire, donc opposé à ces tièdes, ces "attentistes" qu'étaient les pharisiens, et qui avait soulevé notamment contre eux les samaritains, favorable au grecs et aux romains.

En outre, l'apôtre Jean, qui était le fils ou le continuateur du Baptiseur, passe pour être l'auteur de cet évangile. Il est assez probable qu'il soit en effet l'un des rédacteurs de cette oeuvre très composite (64). Il avait certainement des raisons de détester les juifs, bien qu'il parlât la même langue qu'eux (ce qui explique pour partie les hébraïsme du texte grec de l'Évangile qui lui est attribuée), puisqu'ils avaient été la cause de la condamnation de son père à la croix , auxquels s'était rallié.

De plus, il résulte d'un passage de Papias, rapporté dans un document latin découvert au Vatican en 1910, que Marcion aida Jean à la rédaction de son Évangile, mais que Jean le renvoya parce qu'il était en désaccord avec lui (65). Or, Marcion était hostile aux juifs. Il est néanmoins

peu probable que Marcion ait pu rencontrer Jean si ce dernier est mort en 99, comme le veut la tradition (65bis). C'est sans doute un de ses successeurs qui renvoya Marcion. Or, ce dernier était disciple de Cerdon, fanatiquement anti-juif lui aussi, dont nous savons qu'il remania en conséquence l'évangile primitif de Luc (66). Cela explique à la fois les analogies que l'on trouve entre les évangiles selon Luc et selon Jean (67), et, en partie, le caractère anti-juif de ce dernier. Sans doute Marcion voulut-il faire subir aux textes éphésiens, les mêmes modifications que Cerdon avait apporté à ce qu'avait écrit Luc ou tout au moins des corrections allant dans le même sens, et est-ce pour ce motif que le patriarche d'Ephèse, successeur de Jean l'Apôtre, lui-même fils de Jean-Baptiste, alias Zébédée, et disciple de Jésus le nazaréen, s'y opposa et le renvoya. Mais cela confirme bien que l'évangile de Jean a été ré-écrit plusieurs fois.

L'indice de plus probant peut-être de ce que le IV^e évangile était à l'origine celui de Jean le Baptiseur, c'est qu'il est essentiellement placé sous le signe de l'eau. Sans doute y rencontre-t-on aussi le baptême d'esprit de Jésus le nazaréen (voir note XX - 22) et même en le verra plus loin, des vestiges du baptême de la croix de l'apôtre Paul, mais c'est surtout d'eau qu'il y est question, non seulement du baptême d'eau que Jean avait repris des esséniens, mais aussi l'eau changée en vin à Cana, l'eau du puits de Jacob, l'eau vive qui doit s'écouler du sein de Jésus, et finalement la pêche miraculeuse par laquelle s'ouvrait, en fait, on le sait, la prédication du fils du bon Dieu Chrîstos (68).

À travers l'essénisme, ce symbolisme de l'eau qui domine le IV^e évangile relie celui-ci à toute une tradition gnostique, issue de **Talès de Milet**, lequel affirmait que "l'eau est la cause de toutes choses". Au sens "hermétique", l'eau primordiale est de même la substance-mère, la matéria prima d'où naissent par paire les quatre éléments classiques : les éléments lourds, la terre et l'eau matérielle ; et les éléments légers, l'air et le feu (69). Dans la mythologie grecque, au surplus, tous les dieux étaient issus de l'eau primordiale. Et, en Égypte, le signe de la vie, ankh, la croix ansée, était elle aussi associée à l'eau (70). De même ici le fils de Dieu sera vu comme issu de son Père de la même façon que l'eau jaillit de la source et il sera contenu dans l'eau vive comme le poisson dans la mer - le poisson, autre symbole essénien (71). Il est à remarquer, à ce sujet, que la capitale de l'Atlantide vénérât Poséidon, dieu de la mer, le Neptune de la mythologie classique, et qu'en astrologie moderne, c'est la planète Neptune qui gouverne le signe d'eau des poissons. Il se pourrait même que le symbolisme du poisson soit plus ancien encore et remonte aux hyperboréens (71 bis).

On peut se demander d'ailleurs si Jean le Baptiseur n'a pas été, avant Jésus le grand poisson des premiers chrétiens et si le fameux ".....", ne doit pas se lire, plutôt que de la façon traditionnelle, "....." : laô-Oannès, signe du fils du Dieu. Iôannès, en effet, qu'on traduit en français par Jean et qui est supposé dériver de l'hébreu Iôchanân ("faveur de Jéhovah", ce qui est une allusion à la légende de sa naissance miraculeuse, Luc I, 5 - 25 et 36 - 79), peut se décomposer et aussi en Iô-Oannès, Iô étant, avec Chrîstos, un des noms du dieu bon des gnostiques

chrétiens (il est donné notamment dans la Pistis Sofia dont il sera question notamment au chapitre XIV et XIX) et Oannès étant le nom du dieu-poisson des chaldéens, nom qui signifie en syriaque "l'étranger" (72). On se rappellera, à ce propos, que c'est à Ninive que fut envoyé Jonas, lequel avait passé trois jours dans le ventre d'un gros poisson et qui est associé, lui aussi, à un "signe" mystérieux dans les évangiles synoptique (73). Or, le dieu bon de Paul, selon Marcion, étaient le dieu inconnu, le dieu "étranger" au monde matériel.

Il y a encore, à ce sujet, une foule de rapprochement à faire. Selon Anaximandre notamment, l'un des maîtres de Pythagore, dont on sait l'influence qu'il eut sur les esséniens, l'homme serait issu d'un poisson. On se rappellera aussi le dit poisson Dagon (et son épouse Atergatis ou Astarté) des philistins, peuple de la mer, et on notera cette curieuse analogie: dans les îles Fidji, l'îlot de Korolavou passe pour être la demeure du dieu requin Dacouwaca. Ce n'est pas tout. Dans le Temple de Madourāi, en Inde méridionale, la déesse Ménashki, l'une des épouses de Civa, a des yeux de poisson et tous les jours les prêtres viennent laver les pieds de Civa; Or en astrologie médicale, le signe des poissons gouverné les pieds, et dans Jean, Jésus lave les pieds de ses disciples au cours de la dernière cène. En Inde encore le poisson est un des avatars de Vishnou : c'est pourquoi ce dernier est souvent représenté avec un poisson ; de plus on observera que la finale nou de son nom est proche de la lettre grecque "... " et de la lettre hébraïque noun, issue d'un hiéroglyphe représentant un poisson et qui veut d'ailleurs dire poisson ; ces deux lettres valent toutes deux 50, nombre très en honneur chez les pythagoriciens, les thérapeutes et les cabalistes, de même d'ailleurs que dans la Chine antique et au Tibet où il était allié en outre au nombre 500 (74). Selon le IV^e livre d'Esdras enfin, qui date de la fin du premier siècle de notre ère, le messie doit venir de la mère. Et, pour les cabbaliens, les mots "Poissons" et "petits-enfants", entre autres, désignent les initiés (75).

Pendant longtemps encore, le symbolisme du baptême chrétien comportera le poisson. Il faut se plonger dans l'eau pour devenir poisson. Tertullien notamment écrira: "Nos pisciculis secundum nostrum Iesum Christus in aqua nascimur, nec aliter quem in aqua permanendo salui aumus (De Baptismo I,3), c'est-à-dire "nous petits poissons, nous naissons dans le l'eau comme Jésus le Christ, et nous ne serons sauvés qu'en demeurant dans l'eau".

Le "bon gros poissons" de l'évangile selon Thomas (76) ne serait-il donc pas Jean-Baptiste, dont nous avons supposé qu'il se confondait avec Zébédée, le début de son nom Zêb désignant le site de zodiacal des poissons en Chaldée ? (77).

On se rappellera, à ce propos, que lors de la descente aux enfers du fils de Dieu, celui-ci, selon Luc y rencontra Jean et d'autres justes et qu'il y subissait un "baptême" (78). Dans l'orphisme également, c'est une source d'eau vive qui purifie les morts aux enfers, leur permettant ainsi d'accéder à la vie éternelle (79).

De même encore, dans les hymnes des manuscrits de la mer morte, la parole du maître de justice et qualifié "d'eau vive", expression reprise sans doute du psaume 42. On le retrouvera dans Jean IV - 14 et VII,37 - 38, et dans l'apocalypse johannites , XXII,17.

Il y a d'ailleurs des analogies saisissantes entre le Maître de Justice des hymnes esséniens et le Jésus du IV^e évangile et de l'épître aux Hébreux. Comme Jésus, le maître de justice recrutera des pêcheurs, suivant sans doute le conseil de Jérémie (XVI - 16), qui préconisait d'aller "repêcher" ceux qui seraient capables de rétablir la nation israélienne - ce que voulurent faire Juda de Gamala et son fils Jean. Il annoncera ce qui était resté caché dans la loi " jusqu'au moment où me fut révélé ton salut". Traversant des épreuves, il se sentira "dans le désarroi" (cf. Jean XII,27). "et mon âme, en moi, était abattue jusqu'à l'extermination" (80).

À plusieurs reprises , Jésus déclare, dans le IV^e évangile , qu'il est la Voie, la Vérité et la Vie - ce qui rappelle surplis les triades celtiques et les "véhicules" des religion tibétaines et du bouddhismes - et il est dit de lui qu'il vient pour "ôter le péché du monde " (I - 29), ce qui est bien la mission que les gnostiques attribuaient au Sauveur.

À ce propos, il y a lieu de noter encore que Philon d'Alexandrie plaçait le Logos, émanation de Dieu, entre ce dernier et l'univers: Il en faisait le "médiateur suppléant de l'être périssable qui aspire à des destinées immortelles" (81). Pour dire " médiateur " , Philon emploie le mot "....." , qui veut dire "intermédiaire". Ce mot est assez proche de l'hébreu Mashiach, qui désigne le Messie. Les deux notions ont pu, sous l'influence notamment d'Apollôs, disciple de Philon, être confondue à Ephèse.

Le caractère gnostique de l'évangile selon Jean n'est d'ailleurs pas niable. Il est même unanimement et à juste titre considéré comme le plus une gnostique des quatre évangiles canoniques.

Dès le prologue, il y est question de lumière et de vie, notions gnostiques d'origine celtiques et iraniennes (le nom du dieu Ormuzd, Aour-Mazd, signifie rappelons-le, "lumière vivante") que le retrouve en Égypte, notamment dans le livre hermétique du Poimandrès, dont on a pu relever les analogies avec le IV^e évangile (82). C'est sans doute Apollôs encore qui fit connaître ce livre aux johannites d'Ephèse (83). D'Égypte aussi provient sans doute l'épisode, repris dans les évangiles, du reniement d'un des disciples avant que le coq ait chanté. Chez certains des gnostiques chrétiens d'Égypte que nous rencontrerons au chapitre suivant, le Dieu Bon , dont un des noms est, laô Sabaôth, est parfois représenté, en effet, avec une tête de coq (84). Dans l'esprit de celui qui rédigea cette périscopie, c'est sans doute le fils du Dieu bon , Chrïstos ou laô, incarné en Jésus ou en Jean, qui reprochait au disciple timoré d'avoir renié son maître.

Il y a lieu de remarquer, à ce propos, que dans la Chine antique, c'était le soleil qui était appelée lao. Fait curieux, ce lao aurait donné le titre "d'archer divin" à un homme qui, montée sur un "oiseau céleste", aurait atteint une altitude telle qu'il "ne voyait plus le lever ni le coucher du soleil",

ce que l'on a pu rapprocher de "l'arc dans la nue" du Noé de la Genèse (IX,13 - 14), l'un et l'autre étant ou devant être au surplus analogues aux chars d'Hélie et d'Ezéchiel (85). Le fils du lao chinois, lou (dont le nom est fort proche en outre de lah, un diminutif de lahwé), passait légendairement pour avoir été le premier souverain de la chine.

Enfin, l'un des successeurs de ce dernier, l'empereur Tchen Ché Houang-ti, qui unifia la Chine, choisit l'eau comme l'élément grâce auquel il régnait, parce que grâce à elle il avait vaincu l'une des filles de lao, la Sécheresse. C'est pour tous ces motifs que ceux qui régnèrent sur la Chine furent appelés Fils du Ciel (86).

D'autre part, dans le IV^e Évangile, Jésus déclare à Nicodème: "Si quelqu'un ne naît pas à nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu" (Jean III 5) .

C'est là une idée gnostique bien paulinienne, qui confirme que Luc est passé par là (87). D'où aussi, le paulinisme étant issu partiellement, on l'a vu, du simonisme, les nombreuses influences samaritaines que l'on a déjà relevé dans cet Évangile et auxquelles il faut ajouter que Moïse, qui était encore plus en honneur chez les samaritains que chez les juifs, y est exalté bien plus aussi que dans les synoptiques. Le IV^e Évangile est, en fait, très paulinien d'esprit. Davantage que dans les synoptiques Jésus y apparaît comme le fils de Dieu, venu annoncer une Loi nouvelle. Quelqu'aient été les mérites de Moïse, "la grâce et la vérité" que Jésus serait venu apporter (I 27) sont bien supérieures à la Loi hébraïque. Comme pour l'apôtre Paul, Jésus , même s'il est le Messie, n'est pas le descendant de David, mais le fils de Dieu. Dans l'Évangelion marcionite, qui était présenté comme étant celui-là même qu'aurait prêché Paul, c'est pour détromper à ce sujet un aveugle que Christ, à Jéricho, lui rend la vue (IX, 31-36).

Il y a même des analogies de vocabulaire assez frappantes entre les épîtres de Paul et le IV^e Évangile. C'est ainsi que, pour les unes comme pour l'autre, Satan est "le prince de ce monde". Toutefois, dans Jean, il va être renversé (XII 31), car il ne peut rien contre Jésus (XIV 30); il est même déjà jugé (XVI 11) avant d'avoir entrepris quoi que ce soit contre lui (88). Et l'on trouve développé dans Jean le précepte de Paul: " Aimez-vous les uns les autres", l'Évangile employant en cette occasion les mêmes mots: "..... &" (89).

Il est on ne peut plus vraisemblable que, dans sa version éphésienne, au début du II^{ème} siècle , l'évangile johannique contenait encore de façon tout à fait distincte les deux procès et les deux crucifixions: le supplice romain infligé à Jean, alias Dosithée, après sa condamnation par Hérode, confirmée par Pilate, et la comparution devant les archontes, suivie de la mise en croix mystique du fils du dieu Chrêstos, lesquels ne seront amalgamés que plus tard (90). Le premier de ces récits doit être le plus ancien et probablement était-il le seul à figurer dans le texte le plus primitif de cet évangile. Le second y fut sans doute ajouté après le passage de Luc à Ephèse. C'est de lui que s'inspirera Marcion (qui, on l'a vu, participe peut-être un moment à la rédaction de l'évangile éphésien) dans l'Évangélion qu'il publiera à Rome vers 140. Ultérieurement, quand se sera consolidé le dogme selon lequel c'était Jésus le Nazaréen qui avait subi le

supplice romain de la croix, les deux récits seront fusionnés.

La relation du procès et du supplice de Jean-Dosithée, dans le texte primitif de Luc comme dans celui de l'évangile johannique d'Ephèse, devait être fort proches de ce que l'on connaît de l'Évangile apocryphe de Pierre. Dans ce dernier, en effet, c'est sur l'ordre d'Hérode (auquel Jean s'était opposé, tentant de le renverser et de se faire proclamer roi d'Israël) que celui qui y est appelé "Le Seigneur" est condamné à la croix. Ce titre de Seigneur doit être considéré comme normal de la part de gens qui regardent celui qui le porte comme leur roi légitime.

Il est vrai que ce "seigneur" y est aussi qualifié de "fils de Dieu", mais on sait que Dosithée s'était attribué cette qualité également (91).

Dans cet évangile de Pierre, il n'est d'ailleurs pas question de Barabbas. Dans Jean, le passage où ce dernier est nommé a visiblement été interpolé (XVIII, 39-40), ainsi d'ailleurs probablement que le passage qui suit immédiatement (XIX, 1-4). Ces deux passages se trouvent en effet intercalés entre la répétition des mêmes mots prononcés par Pilate: "Je ne trouve en lui aucun motif de condamnation", parallèle frappant avec Luc XXIII 4 (92). En outre, il n'est pas parlé dans Jean de la relâche de Barabbas, dont il n'est plus du tout question dans la suite du texte. Il en résulte à l'évidence que l'évangile johannique d'Ephèse ne mentionnait pas Barabbas et que ce personnage n'y a été ajouté à la diable que lorsque cet évangile fut remanié à Rome pour en faire le IV^e évangile actuel afin de le mettre en concordance, vaille que vaille, avec les synoptiques (93).

En revanche, l'évangile de Pierre fait mention de deux malfaiteurs crucifiés avec le Seigneur. Il est à remarquer à ce propos que Jean dit simplement que Jésus fut crucifié entre deux "autres" ("..... .."); que, dans Pierre comme dans Luc, ceux-ci sont appelés des malfaiteurs (.....) et l'un d'eux proteste contre la condamnation injuste du Sauveur, tandis que dans Marc et dans Matthieu les deux autres crucifiés sont des..... (vauriens, brigands ou hors-la-loi, l'équivalent de l'hébreu peritzîm), dont on ne dit rien de plus.

Une autre singularité des récits de la crucifixion dans les évangiles est que, dans la version copte des Acta Pilati, il est question à la fois d'Hérode et de Barabbas, mais c'est Pilate qui, sans qu'on dise davantage qu'en Jean, qu'il libère Barabbas, condamne expressément Jésus en ces termes: "Ta nation t'accuse comme roi. C'est pourquoi je te condamne. D'abord, j'ordonne qu'on te flagelle à cause des lois des empereurs et ensuite qu'on te crucifie dans le lieu où l'on t'a saisi, avec Dêmas et Cestas, les deux brigands qu'on a arrêté avec toi" - ce qui fait au moins deux sentences en une seule ! Dêmas, c'est le "bon larron"; Cestas, c'est le mauvais de Luc. Ils semblent bien plutôt, dans ce contexte, être plus des compagnons de Jean-Dosithée que de Jésus.

Toutefois, comme on l'a vu précédemment, d'autres dieux orientaux sont réputés avoir été placés glorieusement sur une croix mystique, accompagnés de deux autres personnes (94). Si Barabbas est Jésus, fils du Père céleste, Dêmas et Cestas jouent le rôle de ces deux autres personnes. Si c'est un brigand (ou un résistant), ce pourraient être deux

autres "bandits" arrêtés en même temps que lui. Mais il est à remarquer que, dans les Évangiles canoniques, il n'est dit nulle part quel fut le sort de ces deux autres crucifiés après leur mort...

Cependant, dans cette même version copte des Acta Pilati, Jésus profère avant de mourir toute une litanie de noms d'anges et de démons: "Abi Adach Ephkidrou Adônaï Arôa Sabêl Louêl Elôei Elôei Abakdanail Oriôth Miôth Ouaath Soun Périnêth lôthat ". Des manuscrits latins de ces mêmes Acta remplacent cette litanie par les mots : Hely hely lama sabachthani, -ce qui se rapproche à la fois de trois des nom ci-dessus:" Elôei Elemas Abakdanail" et du texte canonique de Marc (XV 34) et de Matthieu (XXVII 46), lesquels reproduisent d'ailleurs eux-mêmes, en un hébreu mêlé d'araméen (95), mais inexactement, le début du psaume biblique n° XXII (96), le faisant suivre d'une traduction en grec, avec des variantes suivant les manuscrits : "..... .. (ou) (Mon Dieu, comment - ou pourquoi - m'as tu abandonné ?) tandis que Pierre écrit seulement, en grec: (ma puissance, tu m'as abandonné)(97). La traduction grecque ci-dessus rend d'ailleurs correctement le texte du psaume, mais celui-ci porte en hébreu "lama ozvetani" (et non "sabachthani"), ce qui veut effectivement dire: "pourquoi m'as tu abandonné ? ". Mais sabachthani ne signifie pas cela: cela voudrait plutôt dire: "tu m'as contenu". C'est à dire que l'homme en croix ne se plaint pas, en réalité, d'avoir été "abandonné" par son Dieu, mais plutôt en quelque sorte arrêté dans son action. Cri très humain, on le voit, mais détourné de son sens réel par la traduction erronée qu'en donnent Marc et Matthieu en la présentant à tort comme une citation textuelle de l'hébreu.

La version grecque des Acta Pilati porte, quant à elle, au lieu de la litanie du copte, les mots "", ces deux derniers étant la transcription en caractères grecs, très approximativement d'ailleurs, de mots hébreux signifiant "je te remets mon esprit divin" - ce qui correspond cette fois à Luc XXIII 46: "...", mais qui se rapproche de trois autres des noms du texte copte: "Abi Adach Ephkidrou", le nom Adônaï qui vient ensuite étant, en hébreu, l'équivalent d'él, qui veut dire "dieu". Rappelons, à ce propos, que c'est des deux noms désignant souvent Dieu dans la littérature biblique, lah et El, qu'est composé celui du prophète Elyahou, que l'on transcrit en français "Élie", mais qui, très curieusement, fut traduit en grec par les Septante simplement "...". C'est assez naturellement, par conséquent, que les rédacteurs de Marc (XV, 34-35) et de Matthieu (XXVIII, 46-47) feront, après le cri de Jésus en croix, dire ironiquement par des assistants "Tiens, il appelle Elie...". Il faut aussi noter que le nom grec d'Élie, "...", est fort proche de ".....", le Soleil, analogie qui n'est sans doute pas fortuite, puisque, on le sait, Élie ne mourut pas, mais fut emporté au Ciel par un "char de feu" (II Rois, II 11) étonnamment analogue au char sur lequel se déplaçait Apollon (autre nom de Helios), ce dieu nordique appelé Bêlên ou Bêlénos chez les celtes, que les gaulois, puis les grecs, admirent dans leur panthéon, qui retournait dans sa patrie boréale une fois par an monté sur un char tiré par des cygnes et dont le nom est fort proche, au surplus, de celui de Bêl, le dieu assyrien qui est censé être mort, lui aussi, entre deux autres personnages.

Il y a là pour le moins de curieux rapprochements entre tous

ces textes qui semblent n'avoir pas toujours été bien compris par les traducteurs qui les transposèrent d'une langue en une autre. Ils constituent néanmoins un indice de plus des interférences qui se produisirent entre les récits des deux crucifixions au moment où ces récits furent amalgamés

Que la crucifixion décrite dans Jean ait pour base le supplice subi par Dosithée, cela ne paraît d'ailleurs pas douteux. Mais on retrouve aussi dans le récit canonique des traces de la mise en croix mythique du texte primitif de Luc, insérée dans l'évangile johannique original, laquelle était, bien évidemment, la crucifixion cosmique de Christ Jésus telle que l'avait conçue l'apôtre Paul.

Dans le texte canonique de l'Évangile selon Jean, les deux crucifixions sont confondues et combinées. Apparemment, il ne s'agit que du supplice de la croix tel qu'il était pratiqué par les Romains, mais il subsiste dans le texte des vestiges du récit de la mise en croix cosmique selon Paul et Luc. Dans Luc (XXIII 46), on vient de le rappeler, Jésus déclare avant de mourir remettre son esprit entre les mains du Père. Dans Jean, le récit de la mort se termine de même par les mots: "Il rendit l'esprit" (XIX 30), que reprendra Matthieu (XXVII 50). Toute la scène, dans Jean, où sont présents "sa mère" et "le disciple qu'il aimait", est une transposition gnostique, telle qu'on la retrouve notamment dans le livre de Baruch de Justin (98) et dans les œuvres d'Apollon, disciple de Marcion (99). Nous verrons au chapitre suivant qui était en réalité ce disciple "que Jésus aimait", lequel est ici ajouté au texte primitif. Mais sa "Mère", ce n'est pas Marie, la mère de Jésus le Nazaréen: sur le plan terrestre, c'est Elisabeth (à moins que ce ne soit la compagne de Jean, Marie Magdeleine, à qui la mère de Jésus est souvent substituée); sur le plan mystique, c'est la "Mère" du Jésus gnostique, la matière, la "" qui lui fournit de quoi prendre l'apparence matérielle d'un corps humain. Avant de mourir, il lui restitue d'abord son enveloppe charnelle : ce serait le sens exact des mots: "voici ton fils"; puis il rend au Père son esprit, ainsi qu'on vient de le dire.

La date à laquelle l'évangéliste place cet événement n'est pas non plus choisie au hasard : le 15 du mois de Nissan selon le calendrier essénien, le 14 selon le calendrier juif officiel, c'est le Seder, le premier jour de la Pâque selon le comput hébraïque, c'est à dire "au jour et à l'heure où, selon la Loi, est immolé l'agneau pascal", comme le fait remarquer Couchoud, qui ajoute : "L'Agneau de Dieu percé sur la croix se substitue tout à fait à l'agneau terrestre qui devait être égorgé à Jérusalem. Il est le nouvel Agneau pascal avec qui tous les chrétiens ont chaque année rendez-vous" (99 bis). C'est là le véritable "baptême" paulinien, défini par l'apôtre de Chrestos, écrit encore Couchoud, "comme une participation mystique à la mort et à la résurrection de Jésus" (100). Le thème de l'Agneau sera d'ailleurs développé dans l'Apocalypse. Et, quand les deux mises en croix, le sacrifice mystique de Jésus, fils du Dieu de bonté, et le supplice romain subi par Jean-Dosithée, seront fondus en un seul récit, celui-ci sera assorti de détails tirés des écritures hébraïques, détails destinés à montrer que tout cela avait "été prédit".

Est-il besoin de dire que ces récits de l'évangile éphésien de Jean

étaient beaucoup plus satisfaisants pour l'esprit - que l'on croie on non à l'existence historique de Jésus le Nazaréen - que les narrations incohérentes des Évangiles devenus canoniques ? “ L'idée alchimique d'un principe divin dans la matière vierge (la Mère de Dieu) et l'idée antique d'une présence divine dans l'homme (le Fils de Dieu), oui. La divine personne de Marie, la divine personne de Jésus, non”, témoigne Louis Pauwels (101).

On peut donc reconstituer à peu près comme suit ce que devait être le plan général de l'évangile johannique dans la version sous laquelle il fut connu à Ephèse dans le deuxième quart du IIe siècle de notre ère (102).

Commençant par le prologue actuel, dans une version plus courte que la canonique, il racontait sans doute ensuite la naissance de Jean, le futur Baptiseur, puis peut-être son enfance, et certainement sa prédication au désert, puis sa rencontre avec des prêtres de Jérusalem (qui, dans la version canonique, suit immédiatement le prologue). Il mentionnait ensuite le baptême d'un de ses disciples, Jésus le Nazaréen, puis quelques faits et gestes de ce dernier, qui finissait par être exécuté par les juifs. Passant alors à l'action directe, Jean s'alliait aux sicaires (noces de Cana), marchait sur Jérusalem et tentait de s'emparer du Temple. Ayant échoué, il repassait en Samarie, où il se faisait proclamer Taëb et fils de Dieu, puis il poursuivait ses activités, telles, qu'on les a déjà décrites au chapitre III, pour être finalement crucifié sur l'ordre d'Hérode et de Pilate. Après sa mort, ses disciples racontaient que le Sauveur, le Paraclet annoncé par lui (l'équivalent du Saushyant perse) leur était apparu. Et c'est alors que se plaçait la scène de la pêche miraculeuse, qui est, dans le IVe Évangile actuel, l'amplification du tout dernier passage du seul fragment connu de l'évangile de Pierre, dont le manuscrit s'arrête brusquement au moment où Pierre et André, accompagnés d'autres disciples, prennent leurs filets et s'en vont "à la mer"... La suite était sans doute semblable à ce qui est raconté dans Luc à partir du chapitre V, avec bien entendu de nombreux détails en moins, notamment ceux qui sont repris à Marc et qui se rapportent au Nazaréen.

Dans le texte canonique du IVe Évangile, c'est dans cette scène de la pêche miraculeuse que l'on trouve l'unique mention des "fils de Zébédée", expression qui revient assez souvent, au contraire, dans les synoptiques. On sait que Zébédée est probablement Jean-Baptiste. Rien d'étonnant à ce que ses fils (ou ceux qu'il considérait comme devant être ses continuateurs) aient suivi d'abord le Nazaréen, puis se soient déclarés apôtres de Christ, fils du Dieu bon.

Quoi qu'il en soit, le texte ici analysé, et d'où est issu l'actuel Évangile canonique "selon Jean", doit dater, comme la IIème épître aux Thessaloniens attribuée à Paul, de l'époque où se déroule en Judée la révolte de Syméon Bar Kochba (103). Il subsiste, en effet, dans le texte actuel, deux passages qui y font allusion assez clairement en V-43 et en XVI-2-3, il est prédit que les juifs se rallieront à quelqu'un qui viendra "en

son propre nom”, mais excluront ceux qui se réclament du vrai Christ et du Père: c'est bien ce qui se passa alors (104).

Tel qu'il ressort de l'évangile johannique d'Ephèse, le personnage de Jean le Baptiseur, qui se confond probablement, on le sait, avec Zébédée et avec Dosithée, et qui est tour à tour prédicateur, agitateur et prétendant au trône d'Israël, est en somme celui d'un prêtre guerrier. Il n'est donc nullement surprenant qu'au Moyen Âge, les Templiers l'aient pris pour patron, eux qui étaient des moines soldats.

Il est d'ailleurs probable que les chefs occultes de ces derniers savaient la vérité sur l'identité de Jésus et des deux Jean: Jean le Baptiseur, celui qui précéda Paul; Jean le Théologue ou l'Apôtre, le fils spirituel ou le fils selon la chair du premier, successeur de l'apôtre Paul en tout cas à la tête de l'Eglise fondée par ce dernier sur la base d'un enseignement qui devait beaucoup au Baptiste.

Toujours est-il que c'est l'Evangile selon saint Jean qui était le plus en honneur chez les Templiers et qu'ils considéraient ne devoir aucune dévotion particulière à la croix du supplice romain, c'est pourquoi, parmi les rites d'initiation d'un nouveau frère templier, celui-ci devait cracher sur un crucifix, cependant qu'au cours de la cérémonie, la Bible était ouverte, bien en vue sur une console, à l'Evangile selon Saint Jean. A l'issue de la cérémonie d'initiation, le nouveau frère promettait obéissance devant Dieu et devant Notre Dame. Mais, par ces derniers mots, les Templiers ne désignaient pas non plus la mère de Jésus, mais leur Foi personnifiée, de même qu'auparavant, les cathares avaient appelé leur Eglise la “ Vierge Marie” (105). D'aucuns pensent d'ailleurs que l'Evangile selon Jean que possédaient les cathares était l'authentique évangile éphésien et que c'est le manuscrit de cet évangile qui constituait, plutôt que de l'or ou de l'argent, leur trésor (106).

On trouve, dans la règle des frères élus et dans la règle des frères consolés, dont Gérard Serbanesco a publié le texte (107), de nombreuses analogies avec les principes de diverses sectes gnostiques. Les frères templiers admis dans ces deux catégories étaient triés sur le volet et ils se réunissaient dans le plus grand secret, car les vérités auxquelles ils étaient initiés les auraient exposés, eux et l'Ordre dont ils faisaient partie, à de dures représailles de la part de l'Eglise romaine officielle, alors toute puissante. On trouve notamment dans ces enseignements secrets des principes semblables à ceux des docétistes, selon lesquels le Christ, n'étant pas un homme, n'en ayant eu que l'apparence, n'avait également souffert qu'en apparence pendant les supplices qu'on lui avait fait subir au cours de sa passion. On y trouve aussi des préceptes analogues à ceux qui figurent dans l'évangile selon Thomas, utilisé par les gnostiques séthiens dont il sera question au chapitre suivant, comme le conseil de ne pas jeter de perles aux porceux et la permission de manger de tout ce qui est offert par quiconque.

On sait du reste que l'Ordre du Temple sera finalement condamné par le pape et interdit en France, où son grand-maître et l'un de ses

principaux collaborateurs périront sur le bûcher en 1314 sur l'ordre du roi Philippe le Bel. On peut penser que, malgré les prétextes officiels, les principes hérétiques de leurs dirigeants principaux ne furent pas étrangers à cette rigueur (108).

Mais ces principes ne disparurent pas avec eux. Si l'Ordre du Temple fut interdit en France, il subsista dans d'autres pays, et d'ailleurs pas mal de chevaliers français purent s'enfuir et se réfugier chez leurs frères étrangers, principalement au Portugal et en Ecosse.

En outre, ils trouvèrent des successeurs dans d'autres confréries plus ou moins ésotéristes, qui gardèrent ou remirent en honneur, comme les Templiers l'avaient fait, les principes des gnostiques Johannites et des cathares. Les **Rose-Croix** notamment leur reprendront leur conception de l'eau vive, telle qu'elle a été exposée plus haut (109).

On sait enfin qu'il existe encore de nos jours des sectes qui disent descendre en droite ligne des Templiers et, à travers eux, des johannites d'Ephèse (110). On peut donc dire que la doctrine de ces derniers, assez différente de celle des Églises chrétiennes officielles d'aujourd'hui, a subsisté néanmoins, de façon plus ou moins occulte, jusqu'à l'époque actuelle.

Fin du Chapitre XIV

Notes:

(1) V. not. Fern. LEQUENNE, "Les Galates" (Fayard, Paris, 1959), pp. 91 & S.

(2) Au sujet de diverses divinités à tête d'âne, souvent représentées en croix, voy. G. ORY: "L'évolution du symbolisme de la croix" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 100, 1977), p. 42. Il est à noter aussi que le dieu Oussit des égyptiens, le mauvais frère d'Osiris, le dieu du mal, était souvent représenté avec une tête d'âne. Cf. sur tout ceci not. F. LOVSKY, "Antisémitisme et mystère d'Israël" (A. Michel, Paris, 1955), pp. 53, 63 & s.; J.ROBIN, "Seth, le dieu maudit" (Trédaniel, Paris, 1986).

(3) V. plus haut, chapitre Ier, p. 9; chapitre II, p. 19; chapitre III, p. 28. Sur les manuscrits des oeuvres de Josèphe, v. aussi GYS-DEVIC, "Flavius Josèphe face au Christ" (Cahiers n° 172 & 173 du Cercle E.Renan, Paris, 1991).

(4) Il est vrai qu'on peut faire une remarque analogue pour les nombreux Jean et les plus nombreux Simon encore dont parle aussi Josèphe. Mais il y a aussi des "fils de Jean" et des "fils de Simon". Avant 60, le nom de Jésus n'était pas aussi fréquent que ceux de Jean et de Simon. Il redeviendra rare dès le IIe s.

(5) V. à ce sujet chapitre III, p. 41.

(6) V. Plus haut, chapitre XI, p. 105.

(7) V. à son sujet diverses études de Joseph GOFFINET : "Premiers historiens de l'Eglise" (Bulletin N° 114 du Cercle E.Renan, Paris, février 1965); "Qu'a donc pu dire Fl. Josèphe ?" (L'Idée Libre, Paris, n° 81, 1972, P. 434); "Sur un texte controversé de Josèphe" (Raison Présente, Paris, n°

24, 1972, P. 36).

(8) V. à son sujet le dernier des articles de Joseph GOFFINET cités note précédente, et aussi plus haut, tome Ier, chap. II, p. 21, avec les notes 12 & 13.

(9) VOY. le texte de cette addition dans Jean-Pierre OSIER, "L'évangile du ghetto" (BERGH International, Paris, 1984), PP. 129 & suiv..

(10) V. plus haut, chapitre III, pp. 28 et 30.

(11) V. à ce sujet, entre autres, Louis ROUGIER, "La genèse des dogmes chrétiens" (A.Michel, Paris, 1972), pp. 253-256; André BRISSET, "Les suppressions dans les Antiquités judaïques de Fl. Josèphe" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 137, nov. déc. 1984), pp. 215-218. V. aussi plus haut, chapitre XI, notes 26 à 28.

(12) "A propos d'Agabius. Jésus et l'affrontement mythisme-historicisme" (Raison présente, Paris, N° 24, 1972), p. 25.

(13) V. plus haut, chapitre XI, pp. 103 et 116. Sur les ébionites, v. aussi Rudolf AUGSTEIN, "Jésus fils de l'Homme" (Gallimard, Paris, 1975), pp. 98-99.

(14) V. plus loin, chapitre XXV.

(15) Voy. Ch. DELVOYE, "Les persécutions contre les chrétiens dans l'Empire romain" (Cahiers rationalistes, Paris, N° 250, 1967, p. 320).

(16) Sur les rapports entre Epictète et le christianisme, v. not. Albert WAYENS, "Un chrétien nommé Pélage" ("Marginales", Bruxelles, 1971),pp. 29 & suiv..

(17) Voy. Suétone, "Douze Césars", Domitien 14.

(18) Et qui avait déjà fait l'objet de persécutions parce qu'il avait prédit que Nerva succéderait à Domitien (J.L. BERNARD, "Apollonius de Tyane et Jésus", Laffont, Paris, 1977, pp. 271 & s.)

(19) Voy. Raoul ROY, "Jésus, guerrier de l'indépendance" (Parti-Pris, Montréal, 1975), p. 109 et la note 233.

(20) Voy. Henri STIERLIN, "La vérité sur l'Apocalypse" (Buchet-Chastel, Paris, 1972), pp. 123-124.

(21) V. plus haut, chapitre XI, p. 107.

(22) Op. cit., pp. 125-140.

(23) Voy. Henri STIERLIN, op. cit., p.114.

(24) Voy. Robert GARCET "Heptaméron", tome II (Eben Ezer, Liège, 1974), p.24

(25) V. plus haut, chapitre II, p. 23.

(26) Dans un fragment d'histoire ecclésiastique qui figure au Codex Baroc., 142.

(27) V. plus haut, chapitre IX, p. 77.

(28) V. à ce sujet not. Pierre-Emanuel GUILLET, "La Clef de l'Apocalypse" Talence, 1975), pp. 21 à suiv.

(29) V. chapitre précédent, pp. 152-153.

(30) V. chapitre IX, p. 83.

(31) V. le récit de cette vision par son biographe Philostrate dans Jean-Louis

BERNARD, op. cit., pp. 278-279.

(32) Ne serait-ce pas son fils, auquel il aurait donné comme nom l'un des

surnoms de son grand-père ?

(33) V. plus haut, chapitre VI

(33 bis) V. Sigmund Freud, "Moïse et le monothéisme" (trad. Berman, Gallimard, Paris, 1967), p.71

(34) Sur les différentes conceptions du Messie v. not. Charles GUIGNEBERT, op. cit., pp. 157 & suiv.; Georges ORY, "Les manuscrits de la Mer Morte" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 23, 1959), pp. 16-17, et "Jésus-Christ appartient-il au mythe ?" (ibid. n° 81, 1973), pp. 6-7; Rudolf AUGSTEIN, "Jésus fils de l'Homme" (Gallimard, Paris, 1975), pp. 41 & s.; Pierre-E. GUILLET, "Réflexions sur les Origines du Christianisme" (Bergeret, Talence, 1977), pp. 41-46 ; etc...

(35) Voy. André RAGOT, "Aux sources du christianisme" (Cahiers du Cercle E.Renan, n° 54, 1967), pp. 2B-29; Guy FAU, "Le Puzzle des Evangiles" (Union rat., Paris, 1970), pp. 188 et 198.

(36) Voy. Louis ROUGIER, "La genèse des dogmes chrétiens" (A.Michel, Paris, 1970), pp. 81-82 ; Joan MAGNE, "La naissance de Jésus-Christ" (Cahiers du Cercle E.Renan, n° 83~ 1973), pp. 45-48.

(37) voyez Paul le cours, "le maire du versos", spécialement les 4e et 5e chapitre.

(38) voire plus haut, chapitre X et plus loin, chapitre XXI

(39) The Gospel of the Hellénists (New-York, 1933).

(40) V. plus haut, p. 126.

(41) Rappelons que Marc et Barnabé étaient cousins (voy. Paul, Col. IV 10; Act. XII 25; XV 39.)

(42) Voy. not. Charles DELYOYE, "Les persécutions contre les chrétiens dans l'Empire romain" (Cahiers rationalistes, Paris, n° 250, nov. 1967), pp. 323-324

(43) Voy. Georges ORY, "Analyse des origines chrétiennes" (Cah. ration., Paris, N° 193, janvier 1961), p. 35, et la not. 32.

(44) Cf. Salomon REINACH, "Orpheus", tome II, chapitre IX, n° 14.

(45) Voy. Virgil GHEORGHIU, "Christ au Liban" (Plon, Paris, 1979), p. 59.

(46) Voy. Andress FABER-KAISER, "Jésus a vécu au Cachemire" (De Vecchi, Paris), 1978), p. 104.

(47) Sur toutes ces contradictions, voy. not. Robert AMBELAIN, "Les lourds secrets du Golgotha" (Laffont, Paris, 1974), pp. 208-210, et les références citées.

(48) Voy. Albert BAYET, "Les religions de salut et le christianisme dans l'Empire romain, in "Le Problème de Jésus et les origines du Christianisme" (Les Œuvres représentatives, Paris, 1932), pp. 146 & sui.; Henri LEISEGANG, "La Gnose" (Payot, Paris, 1951), p. 88.

(49) Voy. Albert BAYET . op cit., pp. 168 & s. ; Fernand LEQUENNE, "Les Galates"; (Fayard, Paris 1939), p. 188.; V. aussi Jean MARKALE~ "Chartres et le mystère des druides", (Pygmalion, Paris, 1988), pp. 138 & suiv.

(50) Voy. Albert BAYET, op. sit., pp. 171-172.

(51) Voy. A. BRAGWINE, "L'Enigme de l'Atlantide" (Payot, Paris, 1952), p. 192; Fernand LEQUENNE, op. sit., p. 187.

(52) ORIGENE, Com.in Joh. II, 12, 87.

(53) Yoy. Salomon REINACH, "Orpheus", chap. III , II, 28.

(54) V. plus loin, pp. 190 et 297.

(55) Sur les vierges noires, voy. aussi Jacques d'ARES, "Encyclopédie de l'ésotérisme. 1. Mythologies" (Jour, Paris, 1974), pp. 49 & suiv.

- (56) Voy. not. Prosper ALFARIC, "Les origines du culte de Marie" dans "A l'école de la raison" (Ed. ration., Paris, 1957), p. 201.
- (57) Voy. à ce sujet not. Prosper ALFARIC, op. cit. note préc. et "Comment se fait un dogme" (ibid., p. 245); Joseph TURMEL, "Nouvelles études sur l'histoire des dogmes", Paris, n° 3, octobre 1973), pp. 95, 103 & 120; Jean MARKALE, op. cit., p. 129.
- (58) Voy. not. Jean PHAURE, "Le Cycle de l'humanité adamique" (Dervy, Paris, 1973), pp. 363 & suiv.
- (59) V. plus loin, pp. 171 & suiv. Toutefois, les Poissons du zodiaque sont deux. Selon certaines conceptions, Jean et Jésus seraient symbolisés l'un et l'autre par ces deux poissons.
- (60) Voy. Brune de SOLAGES, "Critique des évangiles et méthode historique" (Privat, Toulouse, 1972), p.208.
- (61) V. plus haut, chapitre III, p.32
- (62) Cf. Robert Van ASSCHE, "Histoire de l'Épiphanie" (Cahiers du cercle E. Renan, Paris N°87, 1974), pp.5-6 et 11
- (63) V. Chapitre III, p.34.
- (64) Dans "Le quatrième Évangile. La question Johannique" (P.U.F., Paris, 1961), Octave Merlier n'y distingue pas moins de cinq couches successives.
- (65) Voy. Guy FAU, "Le Puzzle des Évangiles" (Union ration., Paris, 1970), p. 504.
- (65 bis) v. ci-dessus, p. 164
- (66) V. chapitre XIII, pp. 151.
- (67) V. chapitre XII, pp. 140-143.
- (68) Sur le symbolisme de l'eau vive dans l'Évangile selon Jean, v. aussi Paul VULLIAUD, "La Clé des Évangiles" (Nourry, Paris, 1936), pp. 247 & suiv.
- (69) Voy. Jean PHAURE, op. cit., pp. 364-365.
- (69 bis) Voy. Jean RUDHARDT, "Image et structure dans le langage mythique", (Cahiers internat. de Symbolisme, Mons, n° 17-18, 1969, p. 87), pp. 94 & s.
- (70) Voy. G.H. WILLIAMSON, "Les Gîtes secrets du Lion" (J'ai lu, Paris, 1972), pp. 26-27.
- (71) V. à ce sujet "Jean-Baptiste et le signe du Poisson", Bull. du Cercle E. Renan, Paris, n° 185, février 1975, p. 26).
- (71 bis) Voy. Julius EVOLA, "Le Mystère du Graal" (Ed. tradit., Paris, 1977, pp. 149 & 150 .
- (72) Cf. plus haut, chapitre II, p. 23.
- (73) V. plus haut, chapitre X, p. 91.
- (74) Voy. mon article cité plus haut not- 70, ainsi que Marcel GRANET, "La civilisation chinoise" (A. Michel, Paris), p. 67; Erich von DÄNIKEN, "Mes preuves", (J'ai lu, Paris, 1982), pp. 157 & suiv.
- (75) Voy. not. Raymond ABELLIO, "La Bible, document chiffré" (Payot, Paris, 1959), tome Ier, p. 64, not 1.
- (76) Logion n° 8, qui a son correspondant dans Mat. XIII, 47-48, mais sans poisson....
- (77) V. plus haut, p. 162, et chapitre II, p. 23.
- (78) Y. plus haut, Chapitre XII, p. 140.
- (79) Voy. André RAGOT, "Orphisme et christianisme" (Cah. E. Renan, n° 69, 1971, p.20) et Pierre SOMVILLE, "Suite à une mythologie de l'eau", (Cah.

Internat. de Symbolisme, Mons, n° 21, 1972, p 79), qui reproduit un hymne orphique en p. 86.

(80) V. de nombreuses autres analogies encore dans Emanuel EVSING, "La grande imposture" (Arcturus, Toulouse, 1979), chapitre II.

(81) Quel est l'héritier des choses célestes ? Cité par Georges ORY, "Le Christ et Jésus", p. 25.

(82) V. plus haut, pp. 131-132, et Paul NAUDON, op. cit., pp. 53-54; Jacques d'ARES, "Encyclop. de l'ésotérisme. 2. Religions non chrétiennes" (Ed. du Jour, Paris, 1974), pp. 220-222; ALEXANDRIAN, "Histoire de la philosophie occulte", (Seghers, Paris, 1953), pp 50 & suiv.

(83) V. chapitre VIII, pp. 73-74.

(84) Voy. Jean DORESSE, "Les textes gnostiques de Haute Egypte" (Cahiers du Cercle E.Renan, n° 27, 1960), p. 18 et les notes 33 & 34. V. aussi plus loin, p. 233.

(85) Voy. Jean SENDY, "Ces Dieux qui firent le Ciel et la Terre" (Laffont, Paris, 1969, réédité par J'ai lu en 1979), chapitre 32, in fine.

(86) Voy. Marcel GRANET, op. cit., pp. 20-23, 27, 48-50, 223 & 232. V. aussi sur les rapports entre lah et laô (ou laho), F. LOVSKY "Antisémitisme et mystère d'Israël" [A.Michel, Paris, 1955), p. 48; Jean ROBIN, op. cit., pp. 63 & suiv.

(87) Tertullien attestera que l'Eglise d'Ephèse connaissait l'Evangile écrit par Luc Adv. Marc. IV, v,2) Cf. aussi Chap.XII, p.126.

(88) Cf. Rudolf BULTMANN, " L'Evangile de Jean", pp.240-244.

(89) Dans "Le vocabulaire chrétien de l'amour est il original ?" (Presse universit. de Bruxelles), Robert JOLY démontre toutefois que, dès le IVème siècle avant notre ère le verbe "....." avait déjà tendance à supplanter "....." dans le sens d'aimer dans toute la littérature grecque.

(90) Ce procès du divin Sauveur par les Archontes est raconté dans un des textes gnostiques coptes découverts à Nag-Hammadi (v. plus loin, pp. 189 & s.), "La Pensée de la Grande Puissance". V. aussi Georges ORY, "L'évolution du symbolisme de la croix" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 100, 1977, p. 37).

(91) V. chapitre III, p. 33 (citation du Contra Celsum attribué à Origène).

(92) V. chapitre III, p. 36.

(93) Sur les incohérences de cette péricope, v. not. Louis ROUGIER, op. cit., pp. 240--241.

(94) V. plus haut, p. 142, et la note 69. Sur le symbolisme de la crucifixion dans Jean, v. aussi Henry NORMAND, "Les Fondements du Christianisme" (Félin~ Paris, 1987), pp. 121 & s. Cf. Etienne WEILL-RAYNAL, "Divinités païennes et personnages de la Bible" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 100, 1977, p. 51).

(95) Voy. l'étude d'Adrien BERNELLE dans Vie et Langage, Paris, mai 1963, p. 226. Il est à signaler aussi, car cela est fort urieux également, que les mots Héli Lamah Zabac Tani ont un sens dans le langage maya des amérindiens du Mexique: A cette heure, je plonge dans l'aube radieuse de ta présence. " (Voy. Andreas FABER KAISER, op. cit., pp. 176-177). En outre, comme on l'a vu aussi, l'hindou Krishna aurait été miz à mort, comme le Christ, entre deux autres personnes, qui n'étaient autres que Sarasvati et Nishdalis. Mais c'est à coup de flèches qu'ils furent exécutés. De même les Mayas abattaient ils leurs condamnés à mort à coup de fleches, comme parfois aussi les gaulois (voy. Jean MARKALE, "Le Druidisme", Payot,

Paris, 1985, p. 195: citation de Strabon). Et, en expirant, Krishna aurait dit: "Mère radieuse, que ceux qui m'aiment entrent avec moi dans ta lumière" (voy. Edouard SCHURÉ, "Les grands Initiés", Perrin, Paris, livre II, chapitre VII).

(96) V. à ce sujet mon article Lama sabachthani ? (Cahiers du cercle E. Renan,

Paris, n° 182, 2e trim. 1993, et Le Lotus bleu, Paris, n° 204, déc. 1993).

(97) A ce propos, il faut se rappeler que Simon le mage était appelé "la grande puissance" et que, dans l'évangile de Pierre, c'est Hérode qui condamne le Sauveur, Pilate se bornant à donner, à contre coeur, son approbation.

(98) V. plus loin, chapitre XIX, et mon article "En relisant Justin. I. Un ou deux Justins ?" (La Pensée et les Hommes" Bruxelles, novembre 1979, p. 153).

(99) V. à son sujet le chapitre XXV, ainsi que mon "Esquisse d'une Histoire de

la Gnose et de la Cabbale" (Bruxelles, 1985), tome 1er. P. 67.

(99 bis) Paul-Louis COUCHOUD, "Histoire de Jésus" (P.U.F., Paris, 1944), p. 288.

(100) Paul-Louis COUCHOUD, "Le dieu Jésus" (Gallimard, Paris, 1951), p. 143.

(101) Dans "Ce que je crois" (Grasset, Paris, 1974).

(102) D'un passage du Panarion d'Epiphane, dans sa notice relative aux ébionites, il paraît résulter que les juifs de Tibériade convertis au christianisme possédaient une version en hébreu de cet évangile johannique (Pan. XXX, 6).

(103) V. chapitre XIII, pp. 152-153, et le chapitre XVI.

(104) V. ce sujet Paul-L. COUCHOUD, "Le dieu Jésus", p. 229, et plus loin, chapitre XVI.

(105) Un vestige de ces dénominations est le fait qu'aujourd'hui encore, les catholiques, sans très bien savoir pourquoi, considèrent que Marie est à la fois la Mère de l'Eglise et celle de Jésus-Christ...

(106) Voy. not. Christian BERNADAC: "Le mystère Otto Rahn. Du catharisme au nazisme" (Ed. France-Empire, Paris, 1978, réédité par Presses-Pocket en 1980), chap. III.

(107) Dans son "Histoire des Templiers et des Croisades" (Byblos, Paris, 1969) tome 1er, pp. 257 & suiv.

(108) V. aussi à leur sujet mon op. cité note 98, pp. 105-106.

(109) Voy. Robert CHARROUX: "Le Livre des secrets trahis" (Laffont, Paris, 1970), pp. 344-347.

(110) V. not. dans Gérard SERBANESCO, op. cit., tome II, pp. 480 & suiv., la succession des grands-Maîtres de l'Ordre du Temple, de Jésus à nos jours... Voy. aussi au sujet de Bernard R. Fabré-Palapat, qui restaurera l'Ordre sous Napoléon 1er, Paul de SAINT-HILAIRE, "Histoire secrète de Bruxelles" (A. Michel, Paris, 1981), pp. 154 & suiv.

Fin des Notes du Chapitre XIV